

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

TOHU-BOHU
SUIVI DE
REPRENDRE MAÎTRISE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
MARIE-HÉLÈNE RACINE

AOÛT 2022

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Avant quiconque, merci à Bébé, mon chat.

Compagnon aussi vieux que mon parcours universitaire, sans lui... Je ne sais pas.

Merci à Marc André pour sa patience, sa bienveillance et son aide précieuse. Chacun de nos échanges fut comme autant de lanternes sur cette route, ma foi, cahoteuse.

Merci à Si et Cato pour vos encouragements, pendant et après nos séminaires. C'est un honneur et une grande joie de vous connaître.

Merci à mes collègues de la librairie Paulines pour votre écoute infinie, les rires, et les généreux moments de réflexion.

Merci à Marie-Élaine, Karine, Sébastien et Magalie pour la lecture et les commentaires. Vous m'avez permis de croire mieux en mon écriture.

Merci Martine, Marianne, JP, Ophélie, Iris, Chloé et Ronan pour l'amitié. Ma famille choisie.

Merci Rory pour l'amour, les bons petits plats et les « try working only for 15 minutes » qui m'ont, pas si mine de rien que ça, amenés jusqu'ici.

Merci à la chance.

Et aux étoiles.

DÉDICACE

*Je dédie ce mémoire à ma grand-mère maternelle, Madeleine Bercier.
Tu es le plus beau morceau de ciel.*

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	v
TOHU-BOHU.....	1
A/DIEU/ENFANCE.....	2
VINGT/TROIS.....	25
LA/DÉT/O/NATION?.....	64
REPRENDRE MAÎTRISE.....	93
Préambule.....	94
I. Aux cîmes de la honte, nidifier l’imaginaire.....	102
II. En cimentant sa colère.....	113
III. Pour sauver la moelle.....	120
BIBLIOGRAPHIE.....	127

RÉSUMÉ

Récit hybride mêlant prose, poésie et collage, *Tohu-bohu* est une exploration autofictionnelle empreinte d'une esthétique surréaliste qui raconte en trois temps l'histoire trouble de Marie. Dans *A/DIEU/ENFANCE*, il est question de ses premières années au sein d'une famille négligente, désunie. L'autre, géniteur violent et alcoolique aux tendances incestueuses ; Louve, mère-fantôme, elle-même victime du père et Félix, petite sœur oubliée, composent le portrait de son enfance, au cours de laquelle Marie découvre que son imaginaire ne sera pas suffisant pour la sauver. Dans *VINGT/TROIS*, le schéma se répète à l'intérieur de sa vie de jeune adulte, mais près de Louis, son conjoint qui ne supporte pas ses nombreuses crises de panique et son alcoolisme grandissant. La violence engendre la violence, et pour s'en sortir Marie devra se transformer. Enfin, *DÉT/O/NATION?* présente sous la forme de collages et de réminiscences la métamorphose de Marie. Si le passé laisse de fortes traces, il demeure toutefois recomposable.

Travaillé comme une mosaïque inspirée des propos de plusieurs poètes, écrivain·e·s, musicien·ne·s, cinéastes et philosophes, *Reprendre maîtrise* est un essai hybride qui interroge l'importance de l'écriture – plus précisément celle qui emprunte des formes poétiques et éclatées – dans un monde gouverné par le capitalisme et la violence. En se référant à celles et ceux qui sont en situation de précarité, l'essai se penche sur la nécessité de protéger l'imaginaire de l'enfance (Bachelard, 1981) afin de conserver une force psychique (Miller, 1983) nécessaire à la résilience individuelle (Cyrulnik, 2006). Suivant la proposition de Véronique Côté (2015) qui invite à habiter la poésie, l'essai questionne la force motrice que celle-ci engendre (O'Green, 2015), plus particulièrement lorsqu'elle puise dans des sentiments de colère et de honte (Gros, 2021). Si la forme fragmentaire (Blanchot, 1980) ainsi que l'ellipse (Dufourmantelle, 2011) facilitent un travail intellectuel de la mémoire et du trauma, le dernier volet de cette réflexion traite du collage comme outil de résistance et de solidarité, de lumière.

Mots clés : enfance, écriture du trauma, honte, fragments, forme hybride, autofiction, collage, solidarité, mouvements

TOHU-BOHU

A/DIEU/ENFANCE

Je plonge derrière mon regard.

Au commencement, une corde à linge sépare mon Saule de mes deux globes oculaires. Funambule, j'observe mes plus récents souvenirs se faire brasser torpilles sur le ciel rose chair, sécher. Arrive une horde de chiennes, colline infinie grondante qui se dresse devant moi. Trois, le beau piège. Malgré l'azur qui me tourne le dos, j'avance pareil. Pour le courage, je caresse la colère qui ronronne dans ma tête. Les nuages montent la garde.

Doux... Doux...

Près du cœur, quatre branches lasses pendouillent. J'ausculte mon arbre. Une chose touche mon pied : une dizaine de veines rampent vers moi en tentant d'attraper gluantes l'une de mes chevilles. N'y arrivent pas. En secouant l'un de mes pieds, j'écrase une racine qui éclate sous mon poids. L'odeur est insupportable. Dégueulasse.

À rebrousse-poil!

Je cligne des yeux. Ma mémoire étendue sur la corde s'envole d'un coup, raide. Tourbillonne chétive devant moi. L'essaim incontrôlable de mes souvenirs me dévore les côtes, la mâchoire, les joues, la poitrine. Bien au-delà des paupières.

Ferme mes yeux.

En les rouvrant,

le ciel s'effondre.

Le balcon grince des dents. La ruelle me déteste, je le sais.

Deux immenses rideaux en velours âcres se rabattent sur mes omoplates. La poussière explose, remonte vers mon Saule.

J'essuie ma bouche, crache par terre, tire la langue.

Quelques lianes gigotent, tordues ; un ressac qui se dissipe en retournant mon épiderme. Je remarque sous son écorce des nœuds d'ecchymoses, des plaies ouvertes. Dans les coulisses de ses moisissures, je cherche le meilleur décompte possible. Cinq, cinq, cinq. Une odeur de levure persiste...

C'est de plus en plus insoutenable.

En déposant une paume sur son tronc, je remarque que j'ai grandi. Neuf. Sa hauteur n'est plus aussi intimidante. Je cherche ses larmes derrière sa peau. Je cherche l'envers du monde. En regardant plus attentivement, peut-être... À côté du vent, ou dans sa tête, derrière son nid.

Caché.

Je pense : peut-être qu'en creusant sous son écorce, qu'en labourant la terre près de lui? Je m'exécute. Avec mes petites jambes striées bleues gamines, j'éloigne la terre. Je tâtonne le froid.

Une à une, puis par centaine, d'énormes fourmis blanches s'évadent du sol : tous les parents du monde abandonnent en même temps leurs enfants. Personne ne pleure. Ni moi ni le Saule.

La corde à linge se calme enfin. Les rameaux prennent peur et se recroquevillent au galop. Les nuages s'évaporent en colère. J'avance un peu. Dix. Les

chiennes humidifient leurs lèvres et remuent le bout de leur queue. Des centaines de museaux curieux reniflent dans ma direction.

Je tremble, mais je n'ai plus peur.

- Saule, qu'est-ce qu'il y a?
- Tu vas me noyer, c'est ça qui se passe.
- Ben voyons. C'est même pas de ma faute, c'est celle du silence!
- Je meurs de soif...
- C'est Lautre, c'est Louve!
- La sève ne coule plus, je perds mes fleurs. Regarde, Marie, *regarde comme du monde.*
- C'est l'érosion! C'est la peur! J'te jure. C'est la faute aux murs qui m'enferment.

Une liane fracasse le sol. Les chiennes en chœur jappent dans ma direction. Je recule et m'enfarge dans la fourmilière, m'étale de tout mon long sur l'infinie corde devenue ficelle. Les souvenirs disparaissent. L'odeur de levure de moisissure se mélange au nouveau parfum de ma bile. Huit : je recule encore. Sinon, je vais m'évanouir.

- Veux-tu que je t'apprenne à pleurer sans brailler?

Je hoche la tête. Je dis oui. Je t'en supplie. Dépassant la cime du Saule, un immense doberman se sépare des autres chiennes s'avance vers moi saute attrape déchire mes cordes vocales. La douleur est extraordinaire.

Les fourmis reviennent, noir nouvel asphalte.

L'odeur fétide disparaît. Dix-neuf, vingt : j'éclate en silence.

Je me souviens parfaitement du jour de ma naissance. Cachée loin derrière l'aurore, entre les zébrures laissées par ses reproches, ma mère Louve l'hiver me soufflait aveugle ses plus belles promesses. Versicolores, je les ai vues transpercer le béton glacial de l'hôpital traverser ensuite l'infirmière dans la chambre qui frissonnait à voix haute en constatant *un beau gros travail de seize heures!* fendre son nouveau corps qu'on félicitait de s'être bien disloqué anéantir ses promesses détruire le bouquet de marguerites qu'on avait laissé sur la table de chevet près d'elle.

Une offrande de Lautre.

Puis il y a eu l'hiver dans mes poumons en un éclair forcés de se faire décoller à grand coup de claques dans le dos.

Ce jour-là, j'ai pleuré la mort de ma plus tendre enfance. Oui, on s'en souvient de la lumière lorsqu'elle nous flambe les os.

L'hiver aura su nous unir bien avant l'univers.

M'as t'apprendre à réfléchir comme du monde!

L'autre raffole de me voir en pénitence. Agenouillée les mains sous les genoux, une demi-heure à lécher le mur cul sec de mes larmes.

Tu vas voir!

Tout près de lui, dans le salon. Mon corps d'enfant arc-bouté sous celui du Père. Ne pas pleurer.

Sinon c'est pire.

Tu vas m'sentir!

Sur le plancher de bois franc, m'accrocher à la poussière.

Ma sœur Félix ne pleure pas. Sa petite main crochet de chair tiède reste suspendue à la mienne dans le regard de Louve qui nous caresse quelques secondes avant de s'étendre grésillant bitume sous le miroir du rétroviseur. Je récite une prière sans Lautre rempli d'espoir je la jette dans les bras de l'autoroute Décarie. Une pluie de cendre tombe sur une famille qui n'est pas la mienne pendant que closer than they appear notre radeau d'infortune crève l'horizon.

L'air à Montréal est toxique, marmonne Louve en jetant son botch de cigarette par la fenêtre du pick-up rose.

Anyway, un jour tu vas vieillir pis tu vas comprendre.

Lautre pousse Louve dans la cage d'escalier.

Elle dégringole seize seize seize, quinze, quatorze, treize, douze, onze, neuf,
elle tombe elle tombe encore elle tombe

neuf

huit

sept

encore

six

cinq

quatre

encore, encore...

trois

deux un

jusqu'aux orteils.

J'ai toujours compris toute trop vite.

C'est son ventre tout rond tout chaud avec bébé Félix dedans qui ralentit sa chute. Neuf. L'autre titube faucon cave tout en haut de la cage en aboyant crachant sa colère sur nous avant de se percher sur la seizième et dernière marche de l'escalier près de la porte d'entrée. Le cuir de ses souliers est d'un étincelant pathétique où les saisons se mélangent à son (mon) reflet blasphématoire. Je monte sans savoir la suite des choses et, du plus fort que mes petits bras le peuvent, je claque ses cuisses, enragée noire.

Une larme éclabousse mon front. Le cœur de l'ouragan se contracte un peu, avant de relâcher une éclaircie qui détone sur nos visages.

Pause.

Louve se redresse, sans dire un mot elle me prend la main. Nous disparaissions dans l'ombre bleue de ma chambre. L'autre s'excuse très fort à Dieu, et puis c'est ça.

Dodo.

À la maison, il est interdit de faire du bruit. Nous n'avons pas le droit d'avoir faim ni d'aller aux toilettes trop souvent. Surtout pas la nuit quand Autre dort. Je dois prendre soin de Félix quand Louve nous laisse seules avec lui pour aller travailler. Autre répète qu'il ne supporte pas de nous voir nous lamenter. Qu'on doit apprendre à s'occuper comme des grandes, que *ça pas d'criss d'allure!*

Deux, six.

Je passe mes journées à ne rien faire entre mes cuisses et le salon. Il m'arrive de coller une oreille sur le plancher près de son atelier pendant des heures pour guetter le moindre changement de vibrations dans l'appartement.

Le cliquetis régulier du clavier est bon signe, le sifflement que fait sa bière lorsqu'il la débouche non. Quand ça arrive, nous n'avons plus le droit d'aller dans la cuisine ni le droit d'aller jouer dans notre chambre ni celle des maîtres, le balcon, l'atelier ; jamais dans la cage d'escalier, dehors. Nous n'avons pas le droit d'aller.

Pas le droit de bouger, respirer. Surtout ne pas renifler.

Entre mes omoplates les coups de ceinture me coupent le souffle. Un typhon se dresse entre mes reins. *Va prendre une douche, ça fesse plus fort quand c'est humide!* Ma chair. Mes fesses. Louve qui referme la porte derrière. Je serre les dents. Surtout ne pas pleurer. Félix s'endort. J'ai appris comment crier de l'intérieur.

L'autre me demande de compter jusqu'à trente. À voix haute, pour qu'Il sache. *C'est qui le Père icitte?*

Ma mémoire en lambeaux tournée vers le ciel : j'm'excuse.

Ce matin rien pour déjeuner. J'aiguise depuis des heures mes dents contre le cadre de porte de ma chambre. Ici, les refuges n'existent pas. Le bruit horrible de mon ventre indiffère Lautre qui mastique depuis des heures du beef jerky dans le salon en regardant vide amer l'écran cathodique.

Va falloir que tu prennes ton mal en patience, qu'il dit les yeux humides niais transparents. (Si j'ai le culot de pleurer devant lui, je saute un second repas.)

On n'est pas des hosties de moumoune nous autres les Racine.

Je pleure après m'être mordu la langue plus tard dans l'avant-midi, en jouant à ne pas avoir faim. Cinq. Lautre relève la tête : *si t'arrêtes pas de brailler y'aura rien pour dîner non plus.*

J't'avertis.

Alors j'enfonce mes pouces dans mes orbites assez longtemps pour devenir le kaléidoscope. Parfois les couleurs arrivent à me consoler. Il faut que je me cache dans ma tête pour les trouver. Je regarde dehors par la porte-patio, je compte les voitures. Deux jaunes, deux grises, une rouge. Louve dans la prochaine.

Coudonc, c'tu une volée qu't'as envie d'manger?!

Louve a toujours nié qu'on lui avait amputé quelque chose. Il semble pourtant lui manquer un organe nécessaire, ou peut-être que ç'a à voir avec son plexus solaire. Il n'y a jamais eu d'histoires avant d'aller dormir ni baisers ni câlins. Rien. Elle passe ses journées de congé à panser ses propres blessures. À faire rôtir ses poumons dans la cuisine près de la fenêtre ouverte dans l'attente d'un carnaval qui n'arrive (jamais). Elle oscille longtemps fumée fantôme entre les pièces. Trois. Entre Félix et moi. Sept. Entre nos bouches motus cousues et l'écran de télévision. Entre les lattes du store californien qui ne savent plus comment la retenir.

Louve est belle quand elle allume sa cigarette.

Belle quand elle imagine la fin de son hostie de calvaire.

Nous, mortes écrasées.

Les murs de notre appartement débordent de cadres. Il y a des photographies de Félix, de moi et de Chopin, notre chat. Il y en a dans la salle de bain, partout dans le passage, quelques-uns se retrouvent même dans la cuisine entre deux armoires vides. Louve aime les natures mortes, les bouquets de fleurs squelettiques, les paniers de fruits rances. L'autre aime les éléphants et les laminages de bandes dessinées qui le font rire. Chaque saison un nouveau cadre apparaît sur l'un des murs. Ce matin, c'est un énorme puma dans une jungle holographique. Une paire de jumelles est accrochée à son cou, et ses yeux, deux grosses billes couleur rouges impossibles, me suivent sans arrêt, peu importe où je suis dans l'appartement.

Je le soupçonne de rapporter mes moindres faits et gestes à L'autre.

J'en suis absolument certaine.

L'avantage du cadre, par contre, c'est qu'il est immense. Au moins un mètre. Presque aussi grand que moi. C'est le format idéal pour construire un toit pour ma cabane, mon refuge. Avec des couvertures et des oreillers... Et ce stupide chat qui n'aura maintenant plus que le coin du mur à surveiller.

C'est génial. Il est midi, Louve dort encore. Debout en équilibre sur une chaise, je

D

croche le cadre.

Mais derrière les yeux transcendants du félin pas de mur en stucco, non, plutôt un tourbillon gros comme le poing de Lautré, suivi d'une colère nauséabonde, d'un océan d'hématomes goudronneux ; puis les pleurs, les supplications d'en finir avec la violence, les *non non ce n'est pas ça que je voulais dire tu as mal compris les va-t'en va-t'en ou j'appelle la police VA-T'EN HOSTIE je te jure je te jure que j'appelle la criss de police les enfants dorment baisse le son s'il te plaît BAISSSE LE SON t'es saoul raide va te coucher je veux juste la paix l'hostie de caliss de sainte paix laisse-moi juste dormir deux minutes JE T'EN SUPPLIE* tout remonte tout je ferme les yeux le moindres bruit...

Louve se réveille. Elle dépose son index sur mes lèvres, mime le silence avant de retourner se coucher. La porte claque à peine derrière le désordre qu'elle connaît par cœur.

Il y a des choses que même Dieu ne devrait pas pardonner.

CÁLISSE-MOI PATIENCE. Une photographie de moi à quatre ans. Je nage près d'un dauphin et mes joues couronnent mon sourire grandiose. *HOSTIE DE PUTE.* Un laminé représentant Big Bird en train de boire un café, son plumage tout défait dans une expression de fatigue. *AS-TU COMPRIS, LÀ?* Une image de deux chatons assoupis près de leur mère. Ils ont l'air de ronronner. *CRISS DE CHIENNE SALE.* Le portrait de mon père et de ma mère, le jour de leur mariage. Ils ne sourient pas, mais leur corps baigne dans un étrange faisceau de lumière. *MA TABARNAK.* Une horloge qui ne fonctionne plus. *VIENS ICITTE.* Une photo en noir et blanc de Félix debout en équilibre sur une balançoire. Elle est presque aussi haute que le soleil. *TU PENSES QUE TU T'EN VAS OÙ AMANCHÉE DE MÊME?*

Je me demande depuis combien d'années Lautre ronge les murs.

Le mât du Stade s'évapore derrière nous. L'air grouille de sauterelles, brouille le portait d'une famille debout désunie tordue devant un réverbère. Deux parents se tiennent immobiles derrière leurs enfants : un bambin sur la pointe des pieds et l'autre dans un habit de neige deux fois trop grand pour elle. Elles envoient la main.

Le fleuve secoue, déchire la photo en deux, se déverse en un long ruban rouge sur l'horizon. Sept. De la grêle trouve refuge au coin de mes cils : j'éternue dans le repli de mon cache-cou.

Adieu les coquelicots adieu Félix. Adieu l'absence les courants d'air et le froid. J'attends depuis si longtemps ce moment. Adieu lit murs incendiaires, pénitence. Adieu à toutes les plantes que je n'ai pas eu le temps d'arroser, aux coquillages que je n'ai jamais pu cueillir. Je m'en vais collectionner les couleurs ailleurs, le plus loin possible de Lautre et de son île catastrophe.

Pendue tout au bout de ma colère, ma famille amarre, obsolète.

VINGT/TROIS

Je regarde les éclats de verre orner le plancher de notre cuisine. Un immense vitrail, un beau dégât. Je sursaute à peine quand ça arrive, maintenant. Quand je brise des choses. Me ramasse toujours après, même si certain soir je me dis tant pis.

Tant pis au fond si je brise des verres, si je suis maladroite. Tant pis si personne n'est vraiment surpris quand ça arrive. Oups.

Tu fais jamais attention, t'es pire qu'un enfant! Tant pis. Je regarde le vin se répandre en une grosse flaque et pis le seul écho que j'entends c'est : tant pis. On s'en torche. Je ne savais même pas qu'autant de liquide pouvait tenir dans une seule coupe. C'est drôle. Peut-être que c'est le P'tit Jésus qui veut se faire pardonner.

Ayoye. Je sais pas.

Le désordre va finir par m'emporter. Bientôt. C'est mille taureaux qui vont me sortir par le nez. Tant pis s'ils me défoncent le crâne. Je voudrais qu'ils m'emportent jusqu'à la balustrade de l'escalier. Tant pis, tant fucking pis. Ha. Si je le pouvais, je me déverserais tout entière dans le quartier. Oh oui. Je coulerais hors de l'appartement comme les œufs que Louis aime bien battre le matin.

Ce soir, il va falloir m'attraper par les cornes pour que je ne m'envole pas.

Le liquide s'agite délicieusement devant moi. J'ouvre une deuxième, une troisième, une millième bouteille. Une coupe en verre explose au-dessus de ma tête, près du four. J'en compte deux de moins depuis tout à l'heure.

T'es une alcoolique, pathétique, comme ton père.

Tant pis, fuck off, j'avale.

La porte claque. Louis arrive debout dans le portique, sa tête penchée vers la gauche. Malaise.

On dirait un poisson mort. Je ris.

Pas drôle.

Je me verse une énième coupe de vin. Je lève mes bras dans les airs, personne ne bouge. Une autre gorgée coule dans la pièce.

- Ça fait longtemps que tu bois?
- Non, oui. Pas tant que ça...
- C'est ta deuxième bouteille?
- J'ai renversé l'autre, c'pour ça. Une et demie. Hey. Pourquoi ça t'a pris trois heures à la bibliothèque? Je t'attendais pour souper. C'était ben long.
- Criss, Marie, t'es saoule raide.
- Non. Un peu... Je t'attendais pour souper...

Louis enlève ses souliers, dépose son sac et l'envie de rire remonte.

- C'est pas drôle. Voyons donc que je te retrouve toute seule à l'appart' saoule de même à six heures et demie du soir. C'est ridicule, calvaire. Je m'en venais, là.

T'es donc ben pathétique.

Ce soir tant pis pour Louis. Il s'avance vers moi au moment où je cale mon verre d'une traite. Tant pis pour tant pis tant pis pour Louis. La coupe se remplit à nouveau, je n'ai même pas besoin de bouger. C'est un miracle, un vrai de vrai. Je ris ris ris ha ha ha ha haaa je pleure bouhouhhhh. Renifle.

- T'as besoin d'un Rivotril? Ça pas de bon sens.

Louis se tient debout, immobile toujours devant la porte d'entrée, son sac à ses pieds. Je lui tends la bouteille de rouge, il sort un flacon de sa poche. Je suis folle. J'avale la pilule zioup les taureaux descendent dans ma gorge se transforment en sangliers, en porcelets, en minuscules insectes immaculés...! Ils en profitent pour venir se lover minuscules entre mes entrailles, doux, doux tout doux... la coupe de vin la cuisine Louis les taureaux les fourmis blanches zioup dans le ciel le P'tit Jésus mon lit la honte tout disparaît tout ronronne c'est doux, doux puis je ne me rappelle plus

rien..

Louis goûtait les dunes de sable la sueur des athlètes Rivière-du-Loup sa vieille Saturne orange les œufs brouillés l'eau quasi stagnante Franz Kafka l'automne les rivières de perles les repas de Pâques dans sa famille le béton de notre université des centaines de larmes à l'envers la temporalité beaucoup trop rapide des tornades de miel les tomates cerises le dégel au printemps le blé l'agate les pommes, vraiment beaucoup les pommes. Cette impression qu'il donnait d'être doux comme un agneau poussin l'espoir comme son pull vert forêt en laine la force du vent un beau soupir la peau d'un jardin que l'on arrose en un éclair le carré doux derrière l'oreille la peur du givre un long dilemme l'aurore boréale en berne mille lucioles et le jade tout au fond de ses yeux, une couleur qui savait couler le long de ma nuque.

Louis savait comment hisser les drapeaux au sommet de mes orages.

C'est comme s'il savait ce qui nous attendait. Le déluge.

Mais il a décidé d'être la cicatrice la plus belle, la plus béante.

cette nuit tu me tournes le dos
inflammable
contre mon torse
gelée dès le matin
je ne sais plus comment je dois m'occuper de toi
par exemple tu veux grignoter dans le lit
ensuite tu te plains qu'il y a des miettes
tu devrais pourtant savoir que le simple fait
de manger dans le lit est l'unique raison
de la présence de miettes dans celui-ci
mais tu m'écoutes jamais
tu pars bouder ailleurs
quand tu sais que j'ai raison
tu me rends malade
hostie de folle
j'ai souvent envie de t'accrocher au mur
de te proposer un joli cadre
(un que tu aimerais
franchement)
je pourrais ensuite t'installer dans la chambre à coucher
ou dans la cuisine oui dans la cuisine pourquoi pas
de cette façon tu comprendrais
peut-être
que tu verrais enfin criss
que les miettes n'apparaissent pas comme par magie
sacrament
Marie

la semaine
tu pourrais t'occuper des lunches
moi les repas
la fin de semaine
comme ça nos enfants pourront manger quelque chose
de facile rapide du lundi au vendredi
puis des trucs plus compliqués
complexes
délicieux les samedis et les dimanches
comme ça si tu continues à faire n'importe quoi
ça sera pas trop grave
c'est facile à rattraper une sauce à spaghetti
un chili un pain de viande
des sous-marins du macaroni chinois
c'est pas très sorcier
faire bouillir des brocolis piler des patates
cuire des côtelettes de porc dans du beurre
sel poivre
la fin de semaine alors là
j'aurai le temps de m'investir
vraiment toute la famille épatée
par mon bœuf bourguignon mon risotto de chanterelles
mon pot-au-feu réconfortant mon filet mignon mes éclairs mes tajines royales
ma crème brûlée mes tourtes au canard ma purée de topinambour
mon tartare de betteraves mes biscuits au gingembre mon pain perdu
ma limonade à la framboise mes brochettes de gésiers de poulet
mon granola maison mon couscous libanais
t'en reviendra pas
vraiment

Coudonc, vas-tu finir par en revenir?

C'est le même plafond. Toujours les trois mêmes chaises inoccupées autour de la même table en bois le même vieux cendrier que personne n'utilise et surtout la même vieille tasse de thé tiède qu'on ne prend même plus la peine de rincer. Louis est assis devant son ordinateur depuis toujours sur la seule chaise utile de tout l'appartement pendant que je fixe le vide.

J'attends que quelque chose se passe. (Il ne se passe rien.)

Je suis impatiente. Et je me dis que.

Je pourrais aller réveiller le geyser qui dort sous l'évier, dans la cuisine. Ça ferait un vacarme de fou. Je pourrais laisser l'eau emporter l'immeuble, laisser les baleines manger nos bricolages et, tous les deux, nous pourrions prendre le temps de regarder la fin du monde se déshabiller langoureusement devant nous.

Promis, j'serai pas jalouse.

Je pourrais laisser tomber mes yeux devant Louis. Ils crèveraient sur le plancher comme deux œufs dans une poêle bien chaude. Baveux. Ils couleraient ensuite jusqu'à ses chevilles, ne lui laissant plus trop le choix de me regarder (dans les yeux). Dans l'homéostasie de la cuisine, je nagerais, ruissellerais jusqu'à son ordinateur. Ferais tout sauter.

Mon corps entier serait une embuscade.

Je pourrais préparer un gâteau d'anniversaire. Pour rien, comme ça. Même si je suis nulle en pâtisserie, même si c'est pas notre anniversaire. C'est dommage que je ne sois *pas assez minutieuse*, en plus d'être *maladroite*, pis *impatiente*. C'est Louis qui me l'a dit. Alors je n'en ferais pas, ce n'est pas grave. Bon. De toute manière, il aurait préféré que je lui fasse des barres tendres.

Car *des barres tendres, c'est santé, bourratif, pis y'a moyen que ça soit pas rempli de sucres transformés.*

En mélangeant de la compote de pommes à des flocons d'avoine bios, je pense aux enfants que nous n'aurons jamais. À lui seul, le mot bourratif suffit à me couper l'appétit.

Mais ce n'est pas grave puisque je n'ai plus faim.

pourtant c'est simple
la manière dont je veux que tu plies mes chemises
mon Dieu, t'as quel âge?
ciboire c'est ridicule veux-tu bien me dire
comment que tu fais ça? regarde...
de même elles vont toutes être fripées
j'en reviens pas franchement
c'est ridicule
faut tout t'apprendre,
Seigneur...
je vais t'expliquer
allez viens ici
comment plier du linge
ciboire, Marie
faut faire attention avec le fer à repasser
concentre-toi donc
la vapeur est brûlante
regarde touche! ça chauffe, han?
on place ensuite la chemise sur une surface plane
oui voilà comme ça, c'est pas si compliqué??
puis on commence par les manches
le contour des boutons
faut faire attention à ne pas rester trop longtemps au même endroit
oui c'est bon comme ça
hey bravo
y'était temps

le collier que je t'ai offert
j'espère que tu t'en souviens
cette fois-là
tu m'avais attendu sagement toute la journée
comme une bonne petite chienne
dégoulinante de salive
souper Saint-Valentin T-bone
que t'as mangé à même le sol
une laisse autour du cou
c'était facile
vaincre l'ennui

Au fond des draps l'air goûte le sang. Je regarde mes hanches se verser dans le lit, rejoindre le peu de courage qu'il me reste. La cire et le goudron bouillonnent sous mon thorax et fait sautiller ma peau sur elle-même. Je m'ennuie. Je crache quelques lames de rasoir, une paire de ciseaux, des bouts d'assiettes, une fourchette, mes ongles, une mine de crayon, des couteaux, plusieurs couteaux, l'arête d'une boîte en aluminium, mes propres dents, un exacto, un clou qui rouille.

Le miroir se fracasse.

Je barre la porte derrière l'écume, récolte à quatre pattes les fruits qui pourrissent au fond de mes entrailles.

Quelque part entre les craques du plancher, un fantôme m'apprend à nager.

Je rêve du silence qui apaise.

ma puce
si tu avais grandi dans un environnement plus
disons équilibré
un meilleur contexte économique oui
peut-être que tu aurais été une fille vraiment brillante
talentueuse
(qui sait?)
peut-être que tu aurais eu le temps d'avoir le temps
pour pratiquer un sport faire de l'exercice
être en forme
tu aurais de plus jolies dents en tout cas
c'est certain
non ce n'est pas de ta faute
la loterie de la vie han
oui tout va bien, je suis là
je t'aime, oui
même si tu dois avouer
qu'en même temps
y'a pire
t'es pas née dans ouate
mais t'es pas née dans marde
non plus t'as pas le sida
l'eau qui coule au fond des yeux
tu penses que ça fait quoi imagine
se réveiller dans la soif
chaque matin! imagine!
pour de vrai, les bombes, la guerre, toute!
perdre ses jambes ses deux bras ses parents
y'en a qui n'ont vraiment pas de parents

tu sais?
(c'est pas non plus comme si tu étais facile à vivre)
je souffre moi aussi les autres
on a compris
le monde va mal
très très très mal, Marie
ben oui
mais y'a des enfants ailleurs
qui ont des vers solitaires
gros comme ça dans le ventre!
l'ampleur de tes tornades
tes hurlements à la peur de la peur de la peur
c'est difficile à supporter
mais je t'aime
une chance, oui, fuck
car partout résonnent tes échecs
ceux de tes parents
ceux que tu miroites
à un moment donné un peu de volonté
ça te ferait pas de tort
pousse
mais pousse égal

En lisière d'une enfance qui ne m'appartient plus, on me regarde avec les doigts de mon père. Deux scarabées ornent mes paupières, une croix immense écrase ma poitrine. La peur de me noyer dans les draps envahit toute la pièce.

L'air goudron m'étouffe, mais j'ai appris très tôt à redresser mes poumons, à compter jusqu'à vingt-trois. À mieux respirer pour fuir l'ancre.

Et d'un.

On voudrait me dépoussiérer. Archéologue, je retrace le contour de mes os, je raboute ensemble mes fissures dans ses nœuds. Mon sexe est un cartilage docile – c'est ainsi que j'ai appris à taire les reproches.

Deux. Quatre. Ça devrait bientôt suffire. Quatre, cinq... Mes genoux s'écrasent contre le sol pendant que j'embrasse les chaussures d'un grand pardon invisible. Six : le bruissement des ailes d'un serpent. Sept.

Les seules saisons que l'on m'a offertes n'auront été que des automnes sans feuilles, des hivers tristes et des étés en béton. Huit, huit. Je ne recommencerais pas. J'arrache un de mes cils pour faire un vœu. Neuf, dix. Lorsque ce sera terminé, est-ce que quelqu'un pourrait venir essuyer le liquide figé sur mes lèvres? La cire noire qui recouvre mes yeux, c'est du sang, non?

Dans l'embrasure de la porte, je reconnais maman Louve. Onze insectes se tortillent dans ses bras. Je n'arrête pas de grouiller dans le lit. Douze : tirer dans le miel, dans mes cernes qui glissent le long de mes poignets ouverts, dans la cendre qui remonte et qui mord mes yeux.

Treize, quatorze, quinze.

J'ai trouvé le moyen d'accoucher moi-même de mes cicatrices. Seize. Louve avance fantôme. Dix-sept temps morts. Puis dix-huit, puis dix-neuf. Son absence

chavire la lumière dans la pièce, renverse mon naufrage. Pourtant, ce n'est pas moi qu'elle regarde. Quelque chose soulève ma jupe.

Lautre.

Lorsque j'arrive enfin à mâchonner quelques mots, c'est la honte graisseuse qui gicle d'entre mes dents. Vingt. La croix s'évapore, mon corps nu prière. Vingt-deux, vingt-trois. Enfin.

Les coléoptères en profitent pour s'envoler très loin de l'incendie. Je les comprends de vouloir quitter mon corps. Je rêve moi aussi de sauter du haut de ma peau, de quitter ma mémoire pour de bon. D'anéantir l'échafaudage.

C'est une île entière presque déserte que je dois apprendre à recracher par mes poumons. Le liquide lymphatique ne circule plus comme avant. Quelque chose bloque le système. Arrêt d'urgence.

Derrière mes paupières mon Saule flotte, déambule entre mes veines, s'échoue à l'orée de mes cils.

J'ai peur de cligner des yeux, que la peau autour de mes orbites craque, qu'elle fonde en poussière.

le sommeil c'est moi qui te l'apporte
je suis excellent pour deviner tes pensées
c'est vrai je suis capable
de sentir monter les crises, je te connais
encore mieux que tu te connais toi-même
dans ma poche une dizaine de pilules
des oranges des blanches des vertes et des bleues
pour éteindre la colère
pour mieux t'évanouir, mon enfant

te souviens-tu la fois dans le bain
où tu pleurais tellement fort en me suppliant
de te lire une histoire avant d'aller dormir?
tu dissociais ben raide
le sang inondait tes cuisses
c'était presque aussi joli que dehors
l'automne

j'aime te regarder quand tu sors les étoiles du placard
pour ensuite les déposer sur mes yeux
c'est ta manière de faire chauffer le thé
en commençant par fondre la neige
on change de chaudron et hop! l'infusion débute
que tu m'expliques en riant
j'peux pas croire
tu sais sûrement que c'est inutile
qu'elle va fondre avant de bouillir
qu'il suffit d'une seule casserole
ahhh ahh...

tes manières de te compliquer la tête, Marie
c'est exaspérant, quand même...
mais j'aime te voir nous servir
la boisson avec tes vieilles mains
avec tes doigts longs trop minces
tu devrais apprendre à jouer du piano
faire quelque chose de ta vie, de beau
on te l'a sûrement déjà dit

ma puce
c'est parce que chaque fois le thé se renverse
déborde de tes joues
avant d'aller nourrir le désordre
qu'à peine tu ramasses

Aujourd'hui, je me sens un peu moins vide de moi-même. De nouvelles choses occupent la place creuse dans mon ventre. Louis son ombre remplacée dans notre lit par trois petites pierres qui épousent parfaitement la forme de ses combats. Deux grises et une bleue. En éternuant, ma gorge se resserre : j'ai mal à l'intérieur de mes poumons. Tiens, c'est nouveau. Alors je cligne des orteils, des genoux et du torse. J'ouvre ma poitrine, mes bras : toute mon étoile de chair. Je me déballe à la verticale en prenant le temps de recompter les fissures au plafond.

Je m'ausculte toute croche.

Anyway.

Les cailloux freinent ma routine matinale, m'empêchent de me lever. En verrouillant l'une des pierres entre mes paumes, je remarque qu'elle laisse une trace humide, tiède. Je rapproche mes yeux de la roche, fronce mes sourcils : je ne comprends pas d'où elle vient.

Un éclair éclate entre mes tempes.

La douleur me prend par surprise, je tousse tousse tousse.

Je suis en train de mourir, de pourrir. C'est vert, c'est gris. Je tousse longtemps encore. C'est vrai. Tellement qu'à la fin, une petite roche blanche saute de ma mâchoire pour venir se cogner aux trois autres.

Non, c'est bien de l'écume. Ou de la salive. Je ne suis ni morte ni putréfiée.

Je suis encore en vie. Trop. Louis entre dans la chambre.

Je cache les pierres sous l'oreiller.

c'est quoi qui se passe?
j'veux juste comprendre
c'est pas normal
non
va prendre un bain
mange une pomme
respire
fais quelque chose
tu vas bien finir par te retrouver
quelque part entre tes lanternes
pourquoi tu t'obstines
à rester éteinte
depuis autant de mois? ç'a pas d'allure
il y a des centaines de choses à faire ici
des milliers, même... regarde
juste le ménage
j'arrive pas à croire que tu ne sais pas ce qui se passe?
tu sors plus du tout du lit
t'es de plus en plus lourde
sais-tu c'est quoi ton problème? j'vais te le dire moi
t'es fucking lâche
ça te démoralise, je comprends
grossir manquer de souffle
va donc marcher dehors prendre l'air!
fais quelque chose
calvaire

Mes pieds se plantent dans le diagramme de mes paupières pendant que, funambules sur d'autres étalons, les songes de Louis se bercent dans les étoiles contraires d'un monstre. Mes craintes autant vieilles que mortes s'emmêlent phosphorescentes et je prie en secret pour que s'exauce mon sommeil. Je veux que dans le noir toujours noir, mes chimères se suicident enfin. Qu'elles ne soient plus prisonnières de son sarcophage.

L'horizon s'agite entre les nœuds que j'ai pris soin de nouer dans mon estomac. La faim n'est plus un obstacle, car j'ai décidé de la vaincre.

La douche recrache mon corps un peu plus loin. Hors de portée. La vapeur cherche à retracer un contour sur mon visage. Louis a l'air d'hésiter avant de sortir de son bureau, mais s'approche quand même. Je cherche de la neige à faire bouillir pour le thé, nue, et laisse grandir l'étendue d'eau sous mes pieds. L'attention de Louis s'y attarde un moment, puis remonte sur ma poitrine. Il ne dit rien. Surprise. J'ai les seins lourds, pendants comme ceux de Louve. Je sais qu'il ne les aime pas. Ma poitrine m'étouffe, l'écœure. J'aimerais qu'on me serve un verre, que l'eau se transforme en vin, doux. Encore une fois, c'est dimanche. Tout coule à plat. Je regarde mes pieds immobiles. Louis soupèse ma poitrine avec sa bouche, semble être sur le bord d'en prendre une grosse bouchée. Mon sein gauche se promène, puis se frotte contre sa langue molle rugueuse et atterrit dans le fond de son palais.

Je pense : ses dents vont m'arracher la peau.

J'ai tellement envie de te fourrer dans l'cul.

Frisson. Il fait froid.

Son thorax planté derrière mon dos son souffle dans mes oreilles sa queue qui gonfle entre mes fesses. *Y'a de l'eau partout, va falloir que tu ramasses ça.* Compris. Alors je plie mes genoux, dépose mes paumes contre le sol, baisse ma tête et commence à laper.

Debout devant moi, les yeux catapultés vers le ciel, Louis se masturbe furieusement. Après quelques minutes, il baisse lui aussi ses genoux et ajuste ses hanches aux miennes pour continuer ce qu'il fait, mais à l'intérieur de mes entrailles.

Une fourmi se promène entre mes jointures.

Je compte jusqu'à cent.

Cent.

il suffirait de casser la vitre
pour que tu t'échappes
mais tu attends quoi
un carnaval?
pour percer l'odeur
que j'ouvre la porte?
du soufre qui émane
de ton corps
triomphe
stagnant

Ma mémoire est une montagne de duplicata, faite d'acétates et de cendres. Elle largue derrière elle des poussières d'ectoplasmes avant de flamber dans les tambours qui s'étirent sous mes yeux. Il suffit parfois que je change de pièce pour que mes souvenirs me suivent à la catastrophe. Les fantômes qui viennent de naître avalent les premiers, le bruit est alors épouvantable. Champ de bataille tonnerre silence. C'est plus accommodant de rester dans la chambre, les probabilités de créer d'autres fantômes sont beaucoup moins nombreuses. Le soleil en colère est gérable, ma peau qui décrépète un peu moins.

Mes souvenirs n'attendent que l'amorçage de l'éclaboussure. Ils savent qu'aujourd'hui je vais devoir sortir de la chambre. Mes narines s'enfargent dans la table du salon, trébuchent ensuite dans la baignoire, laissant très seules au cœur de la bousculade mes larmes. L'armée fantôme plonge dans le capharnaüm en profite alors pour se décupler. Ça explose partout, sur les murs les armoires le tapis les comptoirs la porte d'entrée la bibliothèque ; sur Louis sa télévision nos vêtements l'écran de son ordinateur son clavier. Encore plus grandiose ensuite éclate la rage de Louis.

Bon. (On s'y attendait.) L'inondation recommence.

C'est l'habitude maintenant qui gouverne mes mouvements, qui tressent les débris de ma honte pour en faire une barque d'infortune. Aussi grande que debout, plantée surprise molle comme une aiguille au milieu de l'appartement, je murmure *voici pourquoi je ne suis pas capable de sortir de la chambre*, mais Louis m'arrache la gorge et gueule à l'intérieur *t'es juste une hostie de malade qui refuse de se faire soigner!*

ça fait des lustres
qu'on baise pu
que ton corps n'est pu
capable
y a rien à faire
j'dois prendre ton mal en patience
ronger mes bas
plus longtemps encore je dois encore
ENCORE faire passer tes besoins
avant les miens
sacrament c'est toujours la même chose
je me demande si ça t'arrive de penser à moi
à toute l'énergie que je mets CHAQUE JOUR pour que tu puisses TE sentir mieux
c'est quoi coudonc
JE TE LÈVE LE CŒUR???

avoue-le donc c'est ça
aweye

toutes les raisons sont bonnes ces temps-ci :

le chat nous regarde un voleur se cache peut-être derrière la porte ma mère risque de nous téléphoner d'une minute à l'autre sinon tes crampes menstruelles ou tu as mal aux os quelque chose j'sais pas n'importe quoi tu te sens fatiguée t'as pas l'énergie c'est quoi qui se passe viarge

ah oui mais ça doit être tellement épuisant
faire autant de longueurs
dans une journée aussi vide
que toi

Je n'ai pas sursauté quand le visage de cette femme est apparu sous l'émail de la baignoire. C'est comme si je la connaissais depuis toujours. Près de sa nuque, ses cheveux emmêlés formaient un genre de poignard ; une poussière écarlate remplissait ses narines. Vingt-trois. Sa mâchoire cherchait à se disloquer dans la mienne, puis le tout est devenu flou. Opaque. De la brume : plus rien. Le visage le miroir l'eau la poussière ma poitrine la baignoire tout disparaissait.

Assise seule dans une immense pièce grise inodore aux murs infiniment loin, le temps coule et il est tiède. J'ai ouvert les rideaux pour que la lune crache son huile cireuse sur mon corps. J'ai souhaité que le feu prenne, que Louis rentre. Calcine.

Je tourne mon pouce vingt fois dans ma bouche avant de pleurer, mes épaules sont des avalanches de remords que Louis secoue comme si j'étais la dernière pomme de l'arbre. *POURQUOI VEUX-TU PAS T'AIDER MARIE HOSTIE QU'EST-CE QUI SE PASSE DEPUIS QUAND TU ES DE MÊME AS-TU BESOIN DE VOIR QUELQU'UN JE SUIS PLUS CAPABLE MOI D'ENDURER ÇA* *LÀ*

JE

vais devoir

partir

LOIN

très loin

de toi

Un vide s'ouvre sous mes pieds. La colère de Louis me gicle dessus : j'avale tout jusqu'à la dernière goutte. L'odeur du sang explose dans ma bouche. Au début, je ne comprends pas. Puis la douleur monte en flèche. En m'agrippant par la gorge, Louis m'a jetée contre le mur de notre quatre et demi. Ma mâchoire s'est refermée sur mes lèvres enflées. Pas pleurer. Quatre. Il ne se ravise pas, enfonce plutôt un pieu dans mon cœur qui implose aussitôt.

Pendant que Louis aboie mon prénom au travers les murs, je pourchasse le dernier fantôme dans la pièce. Celui qui hurle au fond de mes tripes.

ouvre grand la porte
je prends mon manteau
dans le froid
c'est toujours mieux qu'ici
mes bottes mon foulard
je sacre mon camp
dans l'autobus plaie d'azur
adieu
je te laisse guérir
moisir
toute seule
dans l'appartement
dans ton ventre
l'échec pendu à tes viscères
a su grandir assez
mais là
c'est pu mon hostie de problème
faque décroche

Mon corps flotte dans une rivière de pétrole. Mes jambes entrelacent le cadavre de ma sœur. Un oiseau prend feu. Le matin explose. Je ne sais pas comment crier. L'ambulance sourde me coud les paupières sans bouger un seul de ses doigts. Un enfant tombe et se blesse le genou. Une figure paternelle se tire une balle dans la tête. Éclair. La peau du cou qui tombe retombe avant de fracasser le sol. Une goutte d'eau meurt trop vieille. La première fois que Louis m'a pris la main. La lumière derrière la nuit ne suffit plus pour m'aveugler. Je demande qu'on cesse le feu. Le feu cesse. Deux chèvres s'embrassent, puis s'accouplent dans le ciel : l'enfant-poisson né horrible. Je cherche ma jeunesse calcaire dans le fond des puits.

Miroir, miroir dis-moi.

Dans le bain, je regarde mon corps faire le décompte de ses ecchymoses. Rien n'est soudain. Ma poitrine tremble quand je repense à ce qui s'est passé la veille. Une douleur vive vide acide me scie en deux, me fait cracher une pierre oblongue d'au moins six centimètres de long et trois de large. Puis une autre, et une autre... sept, à la fin. J'ouvre la bouche : un torrent de petits cailloux en jaillit, retombe bêtement sur mes épaules. Galets, glaçons, petites pierres et faux diamants flottent à la surface de l'eau, lèchent mes chevilles.

Je me lève.

Mes cheveux se détachent de mon crâne à chaque coup de serviette pour les faire sécher, mais je ne ressens plus la douleur. La salle de bain disparaît. Tout autour de moi se transforme en buée étrangement familière pendant que je cherche comment revenir au monde.

j'ai pas eu le choix
de redresser l'échine
pour aller combattre
au-delà de ses paupières
l'eau tiède du bain
l'eau vide d'hier
à retracer les contours de son corps
avant que je puisse revenir
avant que je puisse revenir pour la sauver d'elle-même
qui s'effondrait déjà
d'elle-même
oui
du sang
un peu
auréolait son silence
mais je n'ai pas osé
(voulu)
entrer à l'intérieur

j't'ai fait peur
c'est vrai
je pouvais pu t'adresser la parole
autrement
tu m'entendais pas
c'était comme parler à un mur

c'est arrivé qu'une seule fois
tu allais réveiller tout le voisinage
en brillant aussi fort

c'était atroce
il fallait que je trouve un moyen
je n'en pouvais pu
de t'entendre
gueuler comme ça des trucs qui voulaient rien dire
à propos des manigances secrètes
que tu avais
envers toi-même

tout ce bruit
insupportable
je n'en pouvais pu
vraiment désolé mais
c'est la violence
qui engendre la violence

Ouvrir les rideaux. Constaté l'effervescence de l'extérieur. Refuser. Lundi, six, sept, vingt-cinq, je ne sais plus sur quel chiffre je dois me panser. Il fait aujourd'hui pendant que des tonnes de fourmis tombent de la nuit à travers la fenêtre.

Elles atterrissent toutes dans mes yeux.

J'en profite pour fouetter les chiennes avant qu'elles ne hurlent, pour m'enfuir dans mon Saule qui ressuscite.

Exister pendant que mes paupières s'ouvrent pétales.

Deux petits galets blancs s'entrechoquent sur les draps.

Adieu Louis.

Je
laisse
jour
les fissures
dans ma tête
entendez-
vous

LA/DÉT/O/NATION?

avant de s'étendre sur le bitume
un vide s'ouvre sous mes pieds
je ne sais plus comment je dois m'occuper de toi
l'odeur est insupportable
 mes genoux s'écrasent contre le sol pendant que j'embrasse les chaussures d'un grand pardon invisible
s'écrasent
s'écrasent
 que j'ai pris soin de nouer dans mon estomac

j'observe mon étoile de chair
vide de moi-même
vide

de *vide*

Même

(c'est plus accomodant de *rester dans la chambre*)
j'ouvre une deuxième, une troisième, une centième bouteille
(pour oublier que j'ai faim) lorsqu'elle part travailler
je vais aller reveiller le geysir sous l'évier
hors de l'appartement

s'étale torpille sur le ciel rose ch air,
(je veux rencontrer l'ombre douce)
BRUME : PLUS **RIEN** *mais...*

ce n'est pas moi,
qu'elle regarde...

au début, je ne comprend pas
 je regarde mes hanches se verser dans le lit
 en un long ruban rouge sur l'horizon
 mes cheveux qui se détachent de mon crâne à chaque coup
 gigotent tordus, se dissipent, resssssac
 fressent les débris de ma honte
 mes paupières s'ouvrent pétales
 sous mon thorax bouillonnent
 soigneusement mes chevilles
 se bercent dans les étoiles
 et la lune crache son huile cireuse sur mon corps
 quet' échapp

pœ

je n'ai même pas besoin de bouger
j'ai toujours compris toute trop vite
pour avoir la sainte ~~paix~~

j'éclate
dans la chambre à coucher

relâche un silence retentissant
mon doux Seigneur c'est quoi?
JE TE LÈVE LE COEUR???
au plus profond de mon âme
une colère nauséabonde

adieu mon lit
une trace humide et tiède
remonte fumée
j'ai souhaité que le feu prenne
à grand coup de **clagues**
clagues clagues clagues
clagues clagues clagues
qu'es

la liquide. j'arrache un de mes cils pour faire un voeu
 le liquide lymphatique ne circule plus comme avant
 derrière mes paupières
 derrière les yeux transcendants
 transcendants

je constate l'effervescence de l'extérieur :
 une buée étrangement familière

le feu^{ainsi...} cesse

le p'tit Jésus qui veut se faire pardonner
déambule entre mes veines
des champlures *jusqu'aux écubiers*
pour vaincre l'ennui
les saisons se mélangent

*(sauvez-moi
d'elles)*

(*que j'ouvre enfin la porte?*)

adieu

mes pouces dans mes Orbites assez longtemps pour devenir le kaléidoscope
 ma poitrine m'étouffe j'ouvre ma poitrine
 cœur de la bousculade
C'est vrai.
 je sacré
 camp

quelque part
la cicatrice la plus belle
 gonfle entre mes fesses
 en regardant vide amer l'écran
 il fait froid
 il ne se passe rien
 crachant sa colère *rrriiiien*
 la cicatrice la plus bête
 déborde
 d'un étincelant pathétique
 (est-ce que quelqu'un pourrait venir essuyer le liquide figé sur mes lèvres?)
 j'ai tellement envie de toi...
 as besoin d'un RévoTril?

ça pas de bon sens
 aussi
 grandiose
 ma peau qui dé croît
 en un tout petit cratère
 près de la porte d'entrée dans la pièce poignarde
 j'attends que quelque chose SE PASSE
 mais
 c'est tellement épuisant
 guérir
 entre deux armoires vides

!UNE COUPE EN VERRE EXPLOSE
je barre la porte derrière l'écume
dans le noir toujours noir
la vapeur est brûlante
je ne soupirais pas
je m'enfarge une dernière fois
en même temps il y a pire
 dans les couleurs impossibles

ALORS!

un contour sur mon ~~visage~~ **contour**

quelque part entre les craques de plancher *je suis folle?*
qu'un part lorsque le bruit est épouvantable

(un souvenir) disparaît
ma plus tendre enfance
 en équilibre sur une balançoire
 des sous-marins un macaroni chinois
quand elle allume sa cigarette
 entre les rangées du store californien **dans le champ de bataille**
 un fantôme m'apprend à nager
 sans savoir la suite des choses
dans le capharnaüm
 qui ne fonctionne plus

miroir miroir dit moi
dit moi moi moi moi

la vie

un vacarme

(de folle)

renverse mon naufrage

les fantômes en profitent pour se sauver par le trou de la serrure

le temps passe et il fait tiède

remonte sur ma poitrine

il va falloir me rattraper par les cornes pour que je ne m'envole pas!

ça pas d'criss d'allure!!!

lence engendre la violence engendre la violence engendre la violence

le miroir

dégoulinant de **salive**
se fracasse

c'est le même plafond
je vais m'évanouir avant l'univers
 milles lucioles
 s'emmêlent phosphorescentes
 très loin de l'incendie,
violence engendre la violence engendre la violence engendre la
s'étirent sous mes yeux
 les éclats de verre
 un couteau flotte
 hors de portée
dommage...

je te jure que j'appelle
la criss de police!

violence
Luis qui aime bien battre le matin...

...puis le tout qui devient flou.

Bientôt **BIENTÔT!** ma gorge se resserre **MES ÉPAULES EN AVALANCHE!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!**
MA GORGE SE RESSERME mes épaules en avalanche

mon corps nu est une prière *qui m'habite*
 pour y enfermer toute la honte *qui m'habite*

ça
 ça explose partout
 ça explose
 ✧

mes chimères se suicident enfin
 flambent nos os
 pour mieux fuir l'ancre
 avant de fondre en poussière
 l'horizon s'agite doucement entre mes nœuds

l'eau tiède du bain
 à l'intérieur de mes entrailles
 tout au bout de ma colère
 recolle ensemble
 la poussière explose
 l'intérieur de mes poumons
UNE LIANE FRACASSE LE SOL

l'air dans son absence arrive à me pardonner

*ce n'est pas baveux
 entre mes doigts
 la douleur*

un beau dégât..!
un beau dégât..!

AVANT DE FRACASSER LE SOL
qui se calme enfin
AVANT DE FRACASSER LE SOL

déchire la photo en deux adieu les coquelicots
 j'avance sans comprendre les coquelicots
 dans une temporalité beau coup tropppp rapid ee e
 IL SUFFIRAIT DE CASSER LA VITRE? comme une suspendue quelque part dans l'air
 l'odeur du sang

je plie mes genoux
 et j'essime

une fourmi se promène ^{èg} entre mes jointures
partout en **flaque** se répand le vin

se jeter en bas du balcon?
 se jeter en bas du balcon?
 se jeter en bas du balcon?

la croix s'évapore
 Louis est assis devant le même ordinateur depuis toujours
 jusqu'à la balustrade de l'escalier
 mes doigts se soulèvent un à un
 c'est la honte grasseuse qui gicle entre mes dents
 (j'avale tout) jusqu'à la dernière goutte
 je demande qu'on cesse le **FEU!**

l'épée éclaboussée en équilibre
 traverse le béton froid de l'hôpital
 en lisière d'une enfance qui ne m'appartient plus
 (c'est comme si je venais au monde,
 je commence à laper)

et d'un
 et d'un
 deux

et de...

deux
 un
 un

ne pas rester trop longtemps

anéantir l'échafaudage

j'observe mes plus récents souvenirs se faire brasser *dans mon ventre*
de nouvelles choses occupent la place creuse

à l'*abri* la tornade

acrobate r etombe bêtement sur mes *épaules*

puis
la dernière pomme de l'arbre
s'agite délicieusement devant moi ^p
((Zioup^p))

— i —

REPRENDRE MAÎTRISE

Préambule

*Le corps admirable s'abandonne au choc,
à la cassure aux débris d'os qui viendront peu
à peu brouiller l'esquisse des angles et des rêves.*

Denise Desautels

Madame Racine, lorsque vous grincez des dents la nuit, avec une malocclusion aussi forte que la vôtre, l'émail, oui, peut exploser et entraîner avec elle une rupture de la dentine. Puis, sous le coup de la pression, la couronne saute.

La dent surnuméraire se situe très près du nerf. Ici, ce sont ses racines, vous voyez? Elle est en train de descendre. Au plein milieu du palais, comme ça, l'extraction s'annonce ardue... Je vais devoir vous référer.

Il ne faudrait pas tarder pour les traitements, une fois la mésiodens retirée. Votre mâchoire est plus petite que la moyenne, vos dents manquent de place. Vos parents ont abandonné les traitements lorsque vous étiez plus jeune, que vous me disiez? C'est beaucoup plus facile pour un enfant de s'en remettre, pourtant...

Ils sont malléables.

Regardez ici, les petites taches brunes sur vos dents... C'est la dentine qui se colore, car l'émail n'est plus là pour la protéger. Vous consommez du café? Vous fumez? Buvez? Avec le bruxisme, en plus, elles risquent de se fracturer. C'est ce qui est arrivé avec votre molaire, d'ailleurs. C'est pour ça que vous êtes ici. La douleur doit être insoutenable. C'est arrivé quand, hier soir?

Essayez de relaxer un peu avant le début de vos traitements. C'est important de prendre soin de vos dents, elles sont directement liées à votre santé neurologique.

Le stress, y'a rien de pire sur le corps.

Sur le reçu du chirurgien :

Dent supplémentaire palatine profondément impactée (01)

Total des honoraires demandés : 930\$

Ajouts : prix numérisations 275\$ + consultation 100\$

Sur l'estimation de l'orthodontiste :

GENRE DE TRAITEMENT: Technique Invisalign

DURÉE APPROXIMATIVE: 14 mois

COÛT: 8 280.00\$ Rétention: Vivera 780.00\$ pour deux arcades ou Fils
680.00\$ pour deux arcades

Dette étudiante :

Prêt AFE : 32 507, 00\$

Marge de crédit étudiante : 7 800\$

Visa : 500\$

Loyer :

1200\$/mois (sans les commodités)

Assurances : 100\$ / mois.

Soins dentaires de bases. 80%, max 1000\$

Orthodontie non incluse.

Dans mon compte au moment d'écrire ses lignes : 10. 15\$

Salaire :

Pas loin du minimum, à raison de trente-huit heures par semaine.

Métier : libraire.

Prenez soin de vous.

Au Québec, le programme d'aide financière aux étudiant·e·s, inspiré du système RPR (remboursement proportionnel aux revenus) britannique, s'est révélé être un échec sociétal. L'Institut de recherche et d'informations socioéconomiques (l'IRIS) avait déjà prévu son effondrement en 2008 :

À cet égard, les programmes de RPR apparaissent à la fois comme (a) le moyen de rendre politiquement acceptable, du moins en apparence, une transition du financement universitaire vers des fonds privés, dont des frais de scolarité élevés (soit le modèle américain), et (b) la nouvelle modalité du lien que l'étudiant employable est appelé à établir entre lui-même, son éducation et son avenir (soit l'endettement individuel).¹

Une question d'apparence, un alléchant tour de passe-passe : miroiter une vie hors de la misère en bâtissant – en hypothéquant! – l'avenir des futures générations sur l'assise chambranlante de *l'endettement individuel*. Car il faut bien payer son droit au travail avant de travailler si l'on veut gagner sa vie. Bien sûr, logique.

Pendant ce temps...

L'humanité traverse une pandémie, des élections carnavalesques, un chaos social à l'échelle planétaire... des adolescents se tirent dessus, nous en sommes au 17^e féminicide (dévoilé) au Québec en date du 27 septembre de cette année, en 2021. Mais combien encore de filles et de femmes autochtones assassinées, disparues au Canada depuis les quarante dernières années? Des centaines, des milliers non recensées.

¹ Philippe Hurteau et Éric Martin, 23 octobre 2008, *Financement des universités : Vers une américanisation du modèle québécois*, Institut de recherche et d'informations socio-économiques, URL : <<https://iris-recherche.qc.ca/publications/financement-des-universites-vers-une-americanisation-du-modele-quebecois/>>, consulté le 31 octobre 2021.

Quand j'emprunte la piste cyclable sur des Carrières pour me rendre à la job, les promeneurs de chien et les joggeurs rosemontois·e·s s'étirent le cou longtemps sur ces tentes qui poussent comme des pissenlits près de la track de chemin de fer, faute de logements accessibles. Des familles espèrent trouver un toit d'ici le début de l'hiver. Des gens gèleront, comme Raphaël André, itinérant innu qu'on a retrouvé sans vie dans une toilette chimique la nuit du 16 janvier 2021, à Montréal.

Quand on sait que l'accumulation de richesse et de pouvoir concentrés entre les mains d'un petit nombre est le principal obstacle à la construction d'un monde où la liberté et l'égalité ne seraient pas de vains mots, il est permis de s'interroger et de ne pas présenter la mobilité sociale ascendante systématiquement comme un progrès et la mobilité descendante comme une régression en faisant de ce concept le baromètre du bon fonctionnement d'une société. Tout dépend en effet de l'orientation de la trajectoire².

Il faut refuser le mantra ridicule du *Ça va bien aller* qui invite à la passivité. En nous le répétant *ad nauseam*, en le peinturant sur nos maisons, en demandant aux enfants de créer des banderoles, nous ne faisons que nous soumettre à la force d'inertie des failles de notre système. C'est un slogan sanitaire, annihilant : la vérité est que ça va très, très mal. L'ascension doit se faire autrement.

*Les architectes nous dessinent une illusion
Et l'indifférence nous trace le chemin
Je compte les corps tombés
Comme des feuilles mortes sur le terrain³*

² Chantal Jaquet, *Juste en passant*, Paris, Presse Universitaires de France, coll. : « 100 PUF », 2021, p. 77.

³ Vulgaires Machins, Compter les corps [enregistrement sonore]. Dans *Compter les corps*, Montréal, Indica Records, 2006, 3 min 51 s.

Les corps tombent et ce n'est pas qu'une métaphore. La force requise pour renverser la tendance s'annonce astronomique. Pour les luttes à venir, il sera nécessaire, vital, de nommer les choses telles qu'elles sont. Écrire les chiffres, dévoiler par la quantification le véritable poids des institutions (religieuses, pédagogiques, économiques, politiques) au sein des trajectoires sociales⁴. Ne plus tourner autour du pot, faire sauter le couvercle : laisser l'odeur de la mort envahir les demeures de ces éloquents *bâtisseurs de l'avenir*.

Et si les témoignages, trop directs, trop violents et *trop biaisés* ne permettent pas eux seuls d'ouvrir les yeux sur la misère qui se cachent à l'intérieur (explose dehors), alors peut-être qu'en recousant ensemble ces voix sur le voile levé de l'indifférence nous pourrions arriver à leur donner la contenance nécessaire afin de la théoriser.

C'est un cri de rage. [*La honte doit changer de camp! Honte à vous!*] Il vise les bourreaux, les violeurs, les incesteurs, les milliardaires indécents. On l'entend dans les manifestations, les mouvements de protestation publique. S'y engagent toute une dialectique de la rage et de la tristesse, toute une contagion de l'indignation, une mise en forme de la colère collective. Et la honte devient étincelle, dynamite, explosif.⁵

Si j'ai choisi de révéler, d'écrire ma honte, c'est « pour n'être pas détruite par elle⁶. » Tout comme Marie-Élaine Guay, poète engagée, je crois qu'« il vient un moment où il faut cesser de raconter des conneries. Qu'il faut dire notre vérité lorsque nous écrivons des livres, même si celle-ci est repoussante et risque de nous humilier⁷. » Il faut « gémir et hurler à faire trembler les murs, ne pas abdiquer, même couverte de

⁴ Chantal Jaquet, *op. cit.*, p. 79.

⁵ Frédéric Gros, *La honte est un sentiment révolutionnaire*, Paris, Éditions Albin Michel, 2021, pp. 14-15.

⁶ Annie Ernaux, *Se perdre dans l'écriture de soi*, sous la direction de Danielle Bajomée et Juliette Dor, Paris, Klincksieck, coll. : « Circare », 2011, p. 48.

⁷ Marie-Élaine Guay, *Les entailles*, Montréal, Poètes de Brousse, coll. : « Prose », 2020, p. 9.

honte [car] c'est peut-être ça, vivre vraiment⁸. » L'urgence climatique surligne couleur sang les inégalités sociales, les tensions montent, et si certain·e·s continuent de serrer les dents, d'autres mordront bientôt... « On ne crie plus à l'injustice, à l'arbitraire, à l'inégalité. On hurle à la honte⁹ » ! Il faut cartographier l'étendue de la violence, du désastre, avant de s'y perdre pour de bon. « I want you to act as if our house is on fire. Because it is¹⁰! » conjure Greta Thunberg à nos dirigeants lors du Forum économique mondiale de 2020.

Une activiste brillante, sérieuse, hardie, âgée de 16 ans. En colère.

Aujourd'hui, si je tiens aussi féroce­ment le mors, quitte à en perdre des bouts, c'est pour rendre visible « le secret [qui] est l'envers de la honte¹¹ », pour desserrer l'étau, son emprise. J'écris pour « hurler sans bruits¹² », pour l'enfant qui a dû se débrouiller seule, en silence. Qu'on a reniée, violée, abandonnée, battue, brûlée, mais qui refuse d'abandonner son imaginaire, sa surréalité! Pour l'enfant qui a toujours soif, mais qui garde la tête hors de l'eau en s'accrochant à l'éducation qu'elle s'offre pour dévier d'une trajectoire qu'on voudrait lui forcer d'aval­er, qui refuse celle qui se dresse devant l'horizon qu'on menace de privatiser.

⁸ Michelle Lapierre-Dallaire, *Y avait-il des limites si oui je les ai franchies mais c'était par amour OK*, Montréal, La Mèche, 2021, p. 18.

⁹ Frédéric Gros, *op. cit.*, p. 12.

¹⁰ Greta Thunberg, (2019, 25 janvier), 'Our house is on fire': Greta Thunberg, 16, urges leaders to act on climate, *The Guardian*, URL : <https://www.theguardian.com/environment/2019/jan/25/our-house-is-on-fire-greta-thunberg16-urges-leaders-to-act-on-climate>, consulté le 23 octobre 2021.

¹¹ Anne Dufourmantelle, *Éloge du risque*, Paris, Payot & Rivages, 2011, p. 70.

¹² Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p. 28.

Je veux faire de la poésie un acte de présence, un lieu qui « garde le recueillement, la voix¹³ » qu'aucune instance ne pourra venir m'arracher. Y apprendre à cultiver ma honte, à en faire un « appel à prendre le large¹⁴. »

L'écrire pour la nommer, pour me la réapproprier.

En faire une arme de résistance.

Pour exister.

¹³ Louise Warren, *L'enveloppe invisible*, Montréal, Noroît, coll. : « Lieu dit », 2018, p. 103.

¹⁴ Frédéric Gros, *op. cit.*, p. 118.

I.

Aux cîmes de la honte, nidifier l'imaginaire

La haine, c'est comme de l'amour qui n'a pas réussi.

Marjolaine Beauchamp

C'est peut-être l'odeur dégoulinante du goudron qui se mélange à celle de l'herbe encore mouillée du matin, ou le vent qui fait battre d'un rire métallique le toit des logements de la ville, mais il m'arrive souvent de souhaiter (à corps perdu) plonger au cœur, à l'intérieur : revenir à cette pure innocence poétique qu'est la tendre enfance. L'enfance qu'on laisse glisser en pente savonneuse sur nos peaux à vif, presque humide encore de la mer, sans se méfier de la force magnétique, dangereuse, du torrent de l'existence. Langage jeune et naïf, poésie pure : un immaculé canevas où les images n'ont « pas besoin d'un savoir¹⁵ », comme le poète qui « en la nouveauté de ses images, est toujours origine du langage¹⁶. »

où les nuages dessinent des oiseaux que les oiseaux traversent à dos
des reflets qui n'existent pas encore

Heather O'Neil : « L'enfance est la chose la plus précieuse à nous être enlevée dans la vie¹⁷. » Atterrir sur cette phrase, pleurer de vérité. Car réside à l'aube de

¹⁵ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Presse Universitaires de France, coll. : « Quadrige », 1981, p. 31.

¹⁶ *Idem*.

¹⁷ Heather O'Neil, *La Ballade de Baby*, suivi de *Sagesse de l'absurde*, Montréal, Alto, 2020, p. 116.

l'existence une force centrifuge inestimable : un monde où tout est encore possible¹⁸. Une existence consacrée à la découverte des sens et à l'apprentissage interminable. L'essence poétique. La liberté d'imaginer sans contraintes, de créer à perpétuité, « d'inventer sa vie¹⁹ » comme le chante à tue-tête Claude Dubois.

Juste un peu avant qu'elle nous « avale²⁰. »

En vieillissant, les adultes nous somment urgemment d'en profiter, de compter nos chances, de saisir les opportunités avant qu'il ne soit trop tard. Mais pouf! il est trop tard. À peine avons-nous le temps de nous poser les questions essentielles – *qu'est-ce que, moi, je désire? Est-ce que je suis bien, là, ici, maintenant?* – que nous devenons « des maisons hantées par des plaintes dont on ne sait plus à qui elles appartiennent, mais qu'on a fait nôtres²¹. »

*Au fond je n'ai qu'un seul regret
j'ai fait pas ce que j'aurais voulu faire
j'aurais voulu être un auteur
pour pouvoir inventer ma vie²²*

Mais n'est-ce pas l'un des plus grands lieux communs que de se retrouver sur son lit de mort, au bout de sa vie, bercée par les regrets retentissants de rêves qu'on a tués dans l'œuf? Ou plutôt : cet œuf qu'on a regardé de près, les bras longs de fatigue à force de porter sa chair, se faire vicieusement aseptiser jusqu'à la moelle... Je me demande : peut-on l'inséminer à nouveau?

¹⁸ Anne Dufourmantelle, *op. cit.* p. 109.

¹⁹ Luc Plamondon, « Le blues du Businessman », dans *Starmania*, [enregistrement sonore], Montréal, Warner Bros, 1978, 4 min 17 s.

²⁰ Réjean Ducharme, *L'Avalée des avalés*, Paris, Gallimard, coll. : « Folio », 1982, p. 9.

²¹ Anne Dufourmantelle, *op. cit.*, pp. 106-107.

²² Luc Plamondon, *op. cit.*

Selon la psychologue Alice Miller, « devenir adulte revient à cesser de nier la vérité²³. » Notre corps, notre mémoire possède une histoire, son lot de souffrances refoulées, et ce n'est que dans l'intégration de ce « que le corps sait émotionnellement²⁴ » qu'il sera possible de grandir, de se transformer.

[Ce] vacarme qui nous [...] avale [...] est l'un des mécanismes banalisés et implacables par lequel on tente d'extirper de nous nos soifs les plus pures, pour les combler par un gavage sans fond et sans substance qui ne nous donne rien d'autre que les réflexes mortifères de courir plus, de travailler plus, de posséder plus, d'être toujours plus fatigués, d'enterrer toujours plus loin nos désirs véritables, de ne plus entendre ce qui appelle, si fort et malgré tout, en nous – comme un amour qu'on écrase au-dedans lorsqu'un jour noir, on le découvre à sens unique. Mais sous la chair gavée, la soif est toujours là.²⁵

Fin de ma scolarité, début de rédaction, vingt-trois ans. Je tombe du troisième étage, d'un balcon, le mien. Un accident, le même qui a coûté la vie à Geneviève Desrosiers, immense poète de vingt-six ans, m'a seulement laissé les cicatrices d'une fracture au fémur gauche et à la sixième cervicale, ainsi qu'une longue barre de titane pour soutenir l'étendue de mon châssis. Une autre couche de honte que celle d'être tombée du côté de la vie. Les enfants violentés, négligés, sont connus pour avoir « plus d'accidents que la population générale²⁶. »

« Identity has always been a fragile phenomenon²⁷. »

²³ Alice Miller, *Notre corps ne ment jamais*, Paris, Flammarion, coll. : « Champs essais », 2013 [2004], p. 85.

²⁴ *Idem*.

²⁵ Véronique Côté, *La vie habitable*, Montréal, Atelier 10, coll. : « Documents », 2014, pp. 34-35.

²⁶ Boris Cyrulnik, *Le murmure des fantômes*, Paris, Odile Jacob, 2006, p. 37.

²⁷ David Shields, *Reality Hunger*, New York, Vintage Books, 2010, p. 33.

Depuis 2018 que j’essaye d’écrire sur cet accident, mon rock bottom. Je ne me rappelle plus la douleur du choc. « Aimée du vide et couverte d’air. Je ne me suis jamais sentie aussi bien. Aussi atrocement légèreté²⁸. »

⊗

Tu sais que j’haïs ça, le trafic...

(Ma mère, le surlendemain de mon accident.

Elle à Drummondville, moi hospitalisée à Sacré-Cœur.)

Les infirmières m’apportaient papiers et stylos. Cela me permettait d’affronter le fracas d’une solitude que j’écris aujourd’hui « pour ne pas l’oublier, pour le jour où ce sera nécessaire de ne pas l’oublier²⁹. » Qu’il a fallu non seulement me bâtir à moitié seule, mais que j’ai dû apprendre à me *reconstruire* en me poussant moi-même hors du nid.

Maman, j’ai tâté ma tentative avant de la rater.
Ce n’est rien, mon enfant, ce n’est rien.
Dans quelques jours, il n’y paraîtra plus³⁰.

Certains filets ne sont pas là pour nous rattraper, mais pour nous retenir de fuir. Il a fallu m’imaginer toute une histoire pour survivre à ce coup du destin. Au début, trop de colère et de honte à démêler pour trouver le sens derrière cette « rangée de ma brique qui a pris la place de mon corps³¹. » Je n’ai pas fait exprès de tomber,

²⁸ Geneviève Desrosiers, *Nombreux seront nos ennemis*, Montréal, L’Oie de cravan, 2011, [1999], p. 48.

²⁹ Laurence Leduc-Primeau, *Lettres à Benjamin*, Montréal, La Peuplade, 2021, p. 94.

³⁰ Geneviève Desrosiers, *op. cit.*, pp. 16-17.

³¹ *Ibid.*, p. 53.

mais je n'ai pas fait attention non plus. Le « réel [s]'est viré à l'envers, et quelque chose en [moi], entre la peur viscérale et l'instinct de survie³² » s'est mis à battre.

Enfin.

La mère d'un ami, à l'époque, m'a dit que *lorsque nous refusons de nous arrêter, parfois c'est la vie elle-même qui nous force à le faire*. Alitée, je me suis demandé comme Véronique Côté, metteuse en scène, si nous ne cherchions pas, consciemment ou non, cette « brèche dans les solitudes qu'opèrent l'accidentel, la fatalité, l'act of God³³. » L'occasion parfaite de recommencer à zéro, de faire renaître dans la catastrophe une « gratitude d'être vivant. Dans une proximité enfin permise³⁴. »; « Caring for [my]self became a way of preserving [my]self in a world that was hostile to [my] identity, [my] community and [my] way of life³⁵. »

L'ultime forme du self-care : une pause au cœur de l'urgence.

J'ai eu le temps de réfléchir, comme l'enfant après une grave bêtise, pendant de longs mois. Je n'avais rien à faire. Je devais remettre mon dépôt de projet, mais les médicaments et les injections dans le ventre deux fois par jour me privaient de ma concentration. Rien d'autre à faire qu'observer les craques au plafond, les minces murs de mon trois et demi, les feuilles dans l'arbre à travers la fenêtre ; rien à faire sauf sentir la pesanteur du vent pousser les rideaux, l'éveil de la ville, dehors.

Avoir hâte d'y être.

*dans la solitude de ce nouveau désert
J'aurais tout à construire pour accueillir la paix*

³² Véronique Côté, *op. cit.*, p. 77

³³ *Ibid.*, p. 78.

³⁴ *Idem.*

³⁵ André Spicer. (2019, 21 août). 'Self-care': how a radical feminist idea was stripped of politics for the mass market. *The Guardian*, Mental Health. <https://www.theguardian.com/commentisfree/2019/aug/21/self-care-radical-feminist-idea-mass-market>

*Et tout mon temps aussi pour prévenir l'univers*³⁶

Nous sommes conditionnés à ne plus voir la poésie, puisqu'il faut « bien regarder³⁷ », et on nous laisse si peu le temps pour le faire dans « ce bruit accablant [...], cette écrasante im-poésie³⁸ » qu'inspire le modèle sociétal actuel. Pourtant, quelque chose rayonne dans l'immobilité. Si le philosophe Gaston Bachelard conçoit une « chambre imaginaire [qui] se construit autour de notre corps qui se croit bien caché quand nous nous réfugions en un coin³⁹ », alors cette chambre, ce coin, je l'ai trouvé en apesanteur.

« Car moi je rêve, je ne le suis pas⁴⁰. »

L'écriture permet d'activer le processus de résilience, puisqu'elle matérialise « une souffrance imprégnée au fond de soi⁴¹. » Boris Cyrulnik, neuropsychiatre, insiste : le sujet change sa façon de s'affirmer lorsqu'il écrit sa blessure par « l'invention d'une conscience supplémentaire, l'acquisition d'une force pour se camper face aux autres⁴². » Selon lui, l'attitude résiliente se révèle dans la capacité de l'être à trouver refuge dans la rêverie, l'imaginaire, et d'y « puiser des pépites de beauté qui [...] permettront de rendre supportable le réel [...] même de l'embellir⁴³. »

Créer une voix pour celle qui a subi l'inceste, c'est avant tout donner une voix à une petite fille qui n'a pas pu s'exprimer, qui n'a pas pu explorer. Et il faut savoir créer, il faut savoir se remixer pour voir le monde se

³⁶ Fortin, André, « La comète », dans *Il me parle de bonheur*, [enregistrement sonore], Montréal, Éditions Solodarmo, 2009, 11 min 22 s.

³⁷ Véronique Côté, *op. cit.*, p. 17.

³⁸ *Ibid.*, p. 35.

³⁹ Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 206.

⁴⁰ Jean-Claude Lauzon, *Léolo*, [vidéo], Montréal, Alliance Film, 1992, 107 minutes.

⁴¹ Boris Cyrulnik. *op. cit.*, p. 117.

⁴² *Ibid.*, p. 119.

⁴³ *Ibid.*, p. 109.

transformer. La résistance est une force qui s'inscrit dans l'opposition, mais elle doit aussi devenir une volonté de création. Même bourrée d'imperfections, une création ouvre un espace d'exploration où l'on se donne le droit au raccourci, où l'on se donne le droit à l'intuition, où l'on se donne droit à la vie⁴⁴.

En assumant sa résilience, nous nous offrons la possibilité d'arrêter de survivre en s'octroyant le droit de vivre. En essayant « de faire quelque chose de beau, oui, pour réparer à sa façon ce qui a été piétiné⁴⁵ », l'écriture permet de résister, par sa narration, elle devient un outil de « cohérence⁴⁶. »

Ah, ce « foyer, cher foyer⁴⁷. » Cette maison natale qui inscrit en nous moult habitus qui se réincarnent dans les logis successifs, par le biais de manifestations organiques, entre autres : monter les marches sur la pointe des pieds, pleurer dans l'oreiller pour étouffer le bruit sec du cœur, même dans l'intimité, cacher sa nourriture, rapiécer à l'infini vêtements, draps, chaussettes, serviettes, etc. Ce logis que l'on traîne parfois comme un boulet et qui remémore « les premières victimes, les premiers bourreaux⁴⁸. » Si certains de ces gestes, violemment ancrés dans l'inconscient, sont développés lors des années fondatrices de l'existence, elles peuvent coller à la peau longtemps et trahissent souvent les carences affectives dont a été victime l'enfant négligé. Au cœur de ces manifestations innées se cache parfois l'*enfantôme* qui ne devait pas réveiller ses parents, jamais, même pour aller aux toilettes, qui avait l'interdiction de pleurer, qui souffrait de malnutrition, d'un violent manque d'amour... qui se faisait battre, humilié, agressé.

À qui on interdisait le droit de parole!

⁴⁴ Pattie O'Green, *Mettre la hache : Slam western sur l'inceste*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2015, p. 103.

⁴⁵ Véronique Côté, *op. cit.*, p. 19.

⁴⁶ Boris Cyrulnik, *op. cit.*, p. 49.

⁴⁷ Geneviève Desrosiers, *op. cit.*, p. 72.

⁴⁸ *Idem.*

Alice Miller dénonce plusieurs fois les désastreux rouages de la pédagogie noire dans ces travaux et note que les enfants qui remarquent *trop de choses* sont punis et « intériorisent si profondément les sanctions qu'adultes ils n'ont plus à s'apercevoir de rien⁴⁹. » En buvant pour oublier ses cauchemars, en fumant pour désarmer les pensées intrusives, on ne manque pas de moyens pour étouffer les plaintes et les cris de son enfant intérieur. Nous continuons ainsi de nous assurer qu'il demeure démuné de son droit de parole. Nous apprenons à mépriser nos besoins les plus primaires, le plus tôt possible à nous débarrasser de notre volonté pour qu'elle ne puisse pas *trahir l'adulte*.

Par la force des choses, nous alimentons la croyance en cette pédagogie où règne l'espoir que seul un redressement strict, sévère – pour ne pas dire violent – puisse nous rapprocher de ce lieu inatteignable autant que dangereux : la sacro-sainte perfection. Il n'est pas rare de constater qu'à la longue, l'enfant négligé « s'adapte à cet appauvrissement sensoriel par un engourdissement de ses perceptions⁵⁰ », puisque les frontières entre l'intime (le refuge) et l'inconnu (la menace) se flouent, ainsi que « sa vision du monde⁵¹ » : l'étrange se mélange ainsi au familier, l'intérieur avec le dehors, et l'enfant « a de plus en plus de mal à faire la différence entre ceux qui le stimulent et ceux qui l'angoissent⁵² », explique Cyrulnik.

Les effets de ce contrecoup peuvent se révéler dévastateurs lorsque le noyau familial n'assure pas à l'enfant un environnement propice à sa récupération psychique. Le refuge, cet endroit qui « abrite la rêverie [...] protège [et] permet de rêver en paix⁵³ », est un élément fondamental au bon développement de sa psyché. En

⁴⁹ Alice Miller, *C'est pour ton bien : Racines de la violence dans l'éducation de l'enfant*, Paris, Flammarion, 2015 [1983], p. 371.

⁵⁰ Boris Cyrulnik, *op. cit.*, p. 27

⁵¹ *Idem*

⁵² *Idem*.

⁵³ Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 59

restreignant l'imaginaire de l'enfant, sa liberté d'exister, nous interrompons net le développement de sa « force vitale⁵⁴ ».

La plus grande cruauté que l'on inflige aux enfants réside dans le fait qu'on leur interdit d'exprimer leur colère ou leur souffrance, sous peine de risquer de perdre l'amour et l'affection de leurs parents. Cette colère de la petite enfance s'accumule donc dans l'inconscient, et comme elle représente dans le fond un très sain potentiel d'énergie vitale, il faut que le sujet dépense une énergie égale pour le maintenir refoulé⁵⁵.

Car un imaginaire qui repose sur des fondations vaseuses, polluées, pourrait mettre au monde un langage nouveau, pris au piège en lui-même. Toxique à son tour.

Heureusement, « l'enfant continue à croire en ce qu'il a choisi, aux rêves qui sont en lui et non pas seulement aux stimulations du milieu⁵⁶. » En cas d'agression, Cyrulnik croit qu'il serait « moins soumis au contexte [et se déterminerait] selon son monde intérieur⁵⁷. » Mais si la maison est notre *coin du monde, notre premier univers*, notre « cosmos⁵⁸ », telle que décrite par Bachelard, comment peut-on espérer qu'une saine imagination puisse s'épanouir, s'élever? Sur quoi peut-elle se suspendre sans tout détruire par sa lourdeur si elle n'a jamais connu la chaleur d'un répit?

Dans son essai *La vie habitable*, Véronique Côté propose une solution aussi simple que radicale : la poésie, parce qu'elle « est une façon de comprendre l'autre en devenant soi-même, le temps d'une image, celui qui imagine. L'origine⁵⁹. » Du grec *poiêsis*, qui veut dire *créer*, l'étymologie même du mot poésie renvoie à cette notion

⁵⁴ Alice Miller, *Le drame de l'enfant doué*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. : « Quadrige », 2013 [1979], p. 72.

⁵⁵ Alice Miller, *C'est pour ton bien*, *op. cit.*, p. 151.

⁵⁶ Boris Cyrulnik, *op. cit.*, p. 79.

⁵⁷ *Idem.*

⁵⁸ Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 56.

⁵⁹ Véronique Côté, *op. cit.*, p. 16.

productrice. Elle nous invite au mouvement, à l'action, à la « construction de l'imagination parlant à l'imagination d'autrui⁶⁰ ». Prendre le temps d'accueillir l'image poétique, c'est prendre le temps de se recueillir en soi-même. Cette brèche dans la temporalité qu'impose l'instant poétique permet ce bref instant de repos. Elle devient hutte, abrite l'espoir ; elle réanime ce quelque chose en nous qui « se souvient qu'il désire, qu'il est avide d'invention, de rêve, de courage⁶¹. »

Elle patronne.

C'est l'irrévérencieuse Bérénice Einberg pour la première fois qui m'a insufflée un peu de force, qui a réveillé en moi une pulsion de vie oubliée. *L'Avalée des avalés*. Une fiction, pas ma famille. Elle m'a appris qu'« on ne naît pas en naissant. [Qu'] on naît quelques années plus tard, quand on prend conscience d'être⁶² », que « le seul moyen de s'appartenir est de comprendre. [Que] les seules mains capables de saisir la vie sont à l'intérieur de la tête, dans le cerveau⁶³. »

Elle m'a montré comment je pouvais me laisser porter par les mots qu'ils n'étaient pas faits pour être domptés. Que les phrases sont des demeures possibles d'habiter, à défaut d'un logis aimant. « Que chaque ligne est une rue⁶⁴ » possible d'emprunter.

Pour protéger mon imaginaire, j'ai dû me sauver de l'unité familiale. Pas eu le choix de quitter la charpente originelle de ma mémoire, avant qu'elle ne s'effondre, qu'elle ne m'asphyxie de ses absences, « car nous la portons en nous comme elle

⁶⁰ *Idem*.

⁶¹ Véronique Côté, *op. cit.*, p. 13.

⁶² Réjean Ducharme, *op. cit.*, p. 192.

⁶³ *Ibid.*, p. 191.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 107.

nous porte en elle⁶⁵ » : « les maisons sont comme des corps [...], nous sommes reliés aux murs, aux toits et aux meubles, tout comme nous dépendons de notre foie, de nos squelettes, de notre chair et du flux de notre sang⁶⁶. »

Fuir relève parfois de la survivance. « Vous ne sauriez éteindre une flamme, même si maison s'enflammait⁶⁷. » C'est dans cet élan d'insubordination que je me suis rapprochée de la poésie qui m'habite, de cette « expression de ce qui reste droit en nous quand tout fout le camp⁶⁸ », pour emprunter les mots de Côté. Pendant ce temps, je continue d'écrire ma réalité, et « quand le feu qui vient viendra, il brûlera ma peau, mais mes os ne flancheront pas, mais mon échine ne fléchira pas⁶⁹. »

refus de la docilité : un vœu
j'arracherai mes paupières s'il le faut
 pour écouter l'enfant qui agonise
 verser l'arme précieuse

En opposition à la maison natale, Bachelard propose l'image de la maison rêvée. Dans certains cas, elle serait plus tangible, accessible que celles appartenant au passé. Une maison-rêve qui insuffle un « courage invincible⁷⁰ » et qui nous fait répéter que « ce qu'on n'a pas fait, on le fera. [...] »

On bâtira la maison⁷¹. »

⁶⁵ Anouk Sugàr, *Perdre la maison : essai sur l'art et le deuil de l'espace habité*, Montréal, Varia, 2017, p. 120.

⁶⁶ Leonora Carrington, *Le cornet acoustique*, Paris, Flammarion, 1993 [1974], p. 39.

⁶⁷ Geneviève Desrosiers, *op. cit.*, p. 26.

⁶⁸ Véronique Côté, *op. cit.*, p. 73.

⁶⁹ Réjean Ducharme, *op. cit.*, p. 24.

⁷⁰ Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 119.

⁷¹ *Idem.*

II.

En cimentant sa colère

*Je tremble de l'intérieur, certaines fois si féroce
que je crois m'en déraciner les dents.
Mes racines me font mal,
j'ai mal à mes racines.*

France Théoret

Rien ne sert de ramper. Il faut partir à poing.

Réjean Ducharme

Lorsque le vide s'est ouvert sous mes pieds et qu'il a avalé « tout l'espace dont [je] dispos[ais]⁷² », c'est le présent dans toute sa vastitude qui s'est déchiré. En tombant du troisième étage de mon appartement, j'ai bel et bien atteint ce seuil critique qui n'appartient à aucune temporalité. Le temps, sa construction, s'est agrippé à chacun de *mes* neurones, implorant *ma* mémoire de sa diligence. Je ne vivais à cet instant qu'en moi-même, dans un présent abyssal, en chute *libre* avant une mort que mon cerveau croyait certaine. Un arrêt obligatoire, où la « souveraineté de l'accidentel⁷³ » m'a permise, en quelque sorte, de reprendre mon souffle.

Ce fut toute une rencontre.

Entre ciel et béton, je me rappelle ces quelques secondes où le centre de l'univers tournait entre mes paumes, j'ai eu le temps d'entrevoir la fin, de faire la paix avec cette réalité qui me glissait entre les doigts. D'accepter la honte.

⁷² Geneviève Desrosiers, *op. cit.*, p. 79.

⁷³ *Ibid.*, p. 11.

Puis, le choc. « La lumière éclate⁷⁴. »

Cassure, désastre.

Surprise : celle d'être toujours « en un seul morceau⁷⁵ », dans cet « avant dont je suis l'après, et pourtant⁷⁶ » ;

« dans un Temps dérangé⁷⁷ . »

Dans *L'écriture du désastre*, Maurice Blanchot parle d'un désir de la chute comme une sorte de pulsion (du fragmentaire?) où « chacun se retient à un autre qui est soi et est la dissolution – la dispersion – de soi⁷⁸ » dans une tentative de fuir dans « la mort hors de la mort⁷⁹. »

C'est l'écriture, ensuite, qui m'a permise de « brûler ma mémoire⁸⁰ » où, « enfermée dans la maison, je regard[ais] par la fenêtre le magma qui embrouill[ait] et effaçait le présent, répand[ant] sa fadeur sur chaque chose. Je revo[yais] la vie lentement édifiée, qui s'[était] violemment déchirée⁸¹ », réalisant que mon histoire n'était pas à réécrire, mais à m'approprier.

C'est là que j'ai eu « besoin de renaître⁸². »

En déchirant le réel, en rompant avec la continuité débilante de mon quotidien, en abolissant son caractère incessant, en acceptant le tronçonnement de ma mémoire, en choisissant de défricher ma fêlure afin de mieux toucher cette « fission

⁷⁴ Maurice Blanchot, *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 67.

⁷⁵ Marilou Craft et Chloé Savoie-Bernard, « Châtoyants, les morceaux de soi », dans le collectif *Se faire éclatê-e : expériences marginales et écritures de soi*, Montréal, Nota Bene, coll. : « Indiscipline », 2021, p. 17.

⁷⁶ *Idem.*

⁷⁷ Maurice Blanchot *op. cit.*, p. 125.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 79.

⁷⁹ *Idem.*

⁸⁰ Hélène Dorion, *L'étreinte des vents*, Montréal, Druide, 2020, p. 165.

⁸¹ *Ibid.*, p. 52.

⁸² Antoine De Saint-Exupéry, *La belle histoire du Petit prince*, Paris, Gallimard, 2013 [1946], p. 7.

qui serait constitutive de moi ou se reconstituerait en moi, mais non [plus à] un moi fêlé⁸³ », j'ai frôlé l'indicible.

Le désastre, sa déchirure, nous force à prendre conscience des secondes qui s'écroulent du sablier méticuleux de notre existence en fragmentant notre vision façonnée du monde. Se souvenir, c'est rejouer le désastre. Mais l'écrire crée un « réel de papier qui lutte contre la dissociation traumatique⁸⁴. » En modifiant sa trajectoire, il est possible de reprendre le contrôle sur ses affects.

Reprendre maîtrise, ici, c'est « penser le trauma, c'est faire un travail intellectuel et affectif qui aide à transformer la représentation du malheur, afin de reprendre une nouvelle évolution⁸⁵ », c'est se rapprocher du concept de résilience défini par Cyrulnik, dans l'accueil de son caractère intermittent. Écrire sous une forme fragmentaire, pense Blanchot, consiste à prendre le risque de l'interruption perpétuelle, de l'interrogation sans question, de la réminiscence d'un « souvenir de l'immémorable⁸⁶ » ; elle est une promesse du « désarroi⁸⁷ » qui nous permet « d'y laisser nos traces inexpugnables⁸⁸ » en envisageant la prochaine calamité, peut-être, afin d'y « trouver une liberté, une échappée dans les édifices mêmes de ces effondrements⁸⁹ », suggère, entre autres, l'autrice et professeure Stéphane Martelly.

Stratégie compensatoire lorsqu'il n'y a plus « d'autres choix que de serrer les dents⁹⁰ », l'écriture déploie, freine la suffocation. Fragmentaire, elle offre un espace atemporel : hors de toute linéarité, en dehors de la mémoire.

Elle incarne par sa cassure la métamorphose du miroir.

⁸³ Maurice Blanchot *op. cit.*, p. 125.

⁸⁴ Boris Cyrulnik, *La nuit, j'écrirai des soleils*, Paris, Odile Jacob, 2019, p. 268.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 213.

⁸⁶ Maurice Blanchot *op. cit.*, p. 175.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 17.

⁸⁸ Stéphane Martelly, « Time is out of joint », dans le collectif *Se faire éclaté.e, op. cit.*, p. 8.

⁸⁹ *Idem.*

⁹⁰ Chantal Jaquet, *op. cit.*, p. 106.

*Et j'ai ramassé les bouts de verre
 J'ai recollé tous les morceaux
 Tout était clair comme de l'eau
 Contre le passé y a rien à faire
 Il faudrait changer les héros
 Dans un monde où le plus beau
 Reste à faire⁹¹*

Une fois que le traumatisme, que le désastre a eu lieu, Cyrulnik explique que le cerveau se sature et arrive à peine à traiter les informations. Cela crée alors un « vide de représentations⁹². » Le fragment peut remplir ce « gouffre de l'âme⁹³. » : sous cette forme, elle absout le réel en reconnaissant sa dissociation traumatique, elle offre « un retrait immobile de ce qui n'a pas été tracé⁹⁴ », qui non seulement autorise l'oubli, ou l'immémorial, mais le célèbre aussi.

« Ce qui force la vie, c'est que la lumière est indélébile⁹⁵ », écrit Geneviève Desrosiers. C'est lors de ma convalescence que j'ai lu pour la première fois son seul recueil publié, posthume. J'ai chuté dans son univers comme elle a quitté celui qui aurait pu nous unir. Elle m'a fait legs de son désastre, et j'ai trouvé entre les fissures laissées par la grandeur de sa poésie les vestiges d'un langage que je reconnais aujourd'hui comme une « tentative de cerner l'incommensurable⁹⁶. » Toutes les deux, nous nous sommes « penchée[s] sur l'abîme despotique⁹⁷ » pour y perdre pieds, corps, puis enfin tête (mémoire).

⁹¹ Daniel Balavoine, « Tous les cris les SOS », dans *Sauver l'amour*, [enregistrement sonore], Iverness, Barclay, 1985, 4 min 21 s.

⁹² Boris Cyrulnik, *La nuit, j'écrirai des soleils*, *op. cit.*, p. 267.

⁹³ *Idem.*

⁹⁴ Maurice Blanchot *op. cit.*, p. 10.

⁹⁵ Geneviève Desrosiers, *op. cit.*, p. 50.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 60.

⁹⁷ *Idem.*

Mais une seule a payé son affront au prix de sa vie.

Dans la « répétition [qui] se fait neuve⁹⁸ » tous les droits existent « même celui de nous oublier⁹⁹. » Toutefois, pour « bondir d'abîmes en sommet¹⁰⁰ », la force doit nécessairement être centrifuge : rebondir à l'intérieur de soi pour sculpter sa liberté « à coup de hache, de ciseau et de brosse¹⁰¹ » !

Cette accalmie qui m'est apparue comme un cycle nouveau dont j'étais maître m'a donné de la force. J'ai pu observer ma vérité sans tenter de la voiler, de l'embellir ou de la faire disparaître. J'ai ensuite convenu qu'il me fallait l'écrire, la divulguer, l'étendre comme un peintre appuie sur la matière afin qu'elle pénètre le canevas¹⁰².

Il faut avoir plongé un jour dans sa merde pour y reconnaître l'odeur de la réalité. Après le démembrement de ses souvenirs, ces « miroirs de poche¹⁰³ » existent pour nous rappeler « ce que nous sommes devenus¹⁰⁴. » La poète Louise Warren imagine le fragment comme un « lieu de l'élan¹⁰⁵ » où s'ancre le *recommencement*.

Car s'écrire s'approche « d'une forme de sorcellerie¹⁰⁶ », pour reprendre l'image de Chloé Delaume. J'ai eu besoin de « me réapproprier ma chair, mes faits et gestes comme mon identité¹⁰⁷ » en m'accordant le droit à la littérature. J'ai trouvé refuge dans l'autofiction, là où « je tenais le moyen de dévier les ecchymoses¹⁰⁸ » ; là

⁹⁸ *Ibid.*, p. 60.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 51.

¹⁰⁰ Réjean Ducharme, *op. cit.*, p. 40.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 215.

¹⁰² Marie-Élaine Guay, *op. cit.*, pp. 124-125.

¹⁰³ Louise Warren, *op. cit.*, p. 20.

¹⁰⁴ *Idem.*

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 64.

¹⁰⁶ Chloé Delaume, *La règle du je*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, p. 6.

¹⁰⁷ *Idem.*

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 13.

où je pouvais tranquillement écrire mon « roman de vengeance¹⁰⁹. » J'ai voulu que mes « cendres réchauffent mes ventricules¹¹⁰ », c'est pourquoi j'ai fait de ma colère « une langue [qui] s'entortille [où] je ne peux être satisfaite qu'après strangulation¹¹¹. »

S'enrager est un puissant engagement.

Pattie O'Green dans son *Slam sur l'inceste* propose d'utiliser la colère comme « moteur ¹¹² » pour l'action. Refoulée, elle ne peut devenir que source de mécontentement, c'est pourquoi « il ne faut pas la taire, il faut cultiver son énergie¹¹³ » comme une « célébration à la vie¹¹⁴! »

Comme Annie Ernaux, je crois qu'écrire est une activité politique, qu'elle collabore aux changements du monde ou, qu'au contraire, elle conforte « l'ordre social, moral existant¹¹⁵. » Mais *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau*¹¹⁶, c'est pourquoi il vaut mieux aller jusqu'au bout de sa déchirure. O'Green n'en démord pas : « le petit rehaussement de la BEAUTÉ DE L'HUMANITÉ ne se fera pas avec un BISTOURI, mais avec LA HACHE, chers amis!¹¹⁷ »

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 93.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 72.

¹¹¹ *Idem.*

¹¹² Pattie O'Green, *op. cit.*, p. 75.

¹¹³ *Idem.*

¹¹⁴ *Idem.*

¹¹⁵ Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau*, Paris, Stock, 2003, p. 74.

¹¹⁶ Mathieu Denis et Simon Lavoie, *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau*, [film], Montréal, Hany Ouichou, 2016, 184 minutes.

¹¹⁷ Pattie O'Green, *op. cit.*, p. 25.

Trop souvent on demande – *exige* – que les victimes fassent preuve d'empathie en respectant « cette incapacité qu'ont les gens sympathiques à recevoir leur vérité dans toute son excentricité¹¹⁸. » Toutefois, il est temps de « mettre la hache dans la convenance¹¹⁹ », il faut abattre le culte de la gentillesse qui « nous déconnecte de notre corps et de nos émotions les plus viscérales¹²⁰ » !

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 28.

¹¹⁹ *Idem.*

¹²⁰ *Idem.*

III.

Pour sauver la moelle

*J'écris parce que ma gorge s'est usée de retenir
les cris aphones, mais que la corne de mes doigts
supporte mieux la révolte.*

Karianne Trudeau Beaunoyer

Abîmons-nous, méthodiquement.

Simon-Pierre Beaudet

Il faut apprendre à dépasser les contours. Par la langue, notamment, « pour se la mordre plus fort. [Pour] crevez [n]os mères¹²¹ ». L'écriture permet de révéler la violence en travaillant directement son récit, sa mémoire ; en œuvrant à l'intérieur de l'Histoire. En reconstruisant nos outils de communications, en représentant nos récits de honte, en exprimant notre colère¹²², elle a le potentiel d'être à la fois levier et poutre de nos résistances.

En écrivant nos vérités – nos récits de viols, d'incestes, de pauvreté, de négligence, de maladies, de troubles, d'abandons –, nous tordons le mensonge qui le contamine. Nous sauvons notre moelle.

Nous défions le silence assourdissant.

¹²¹ Geneviève Desrosiers, *op. cit.*, p. 71.

¹²² Roland Barthes, « Texte (théorie du) », dans *Encyclopedia Universalis*, 1973, en ligne : <<https://www.universalis.fr/encyclopedie/theorie-du-texte/>>, consulté le 20 septembre 2021.

Reprendre maîtrise dans la désobéissance, du fait qu'aujourd'hui « je ne bave plus,

je déborde¹²³ »

Déterrons la hache de guerre
 Faisons-le en souriant
 Écrivons avec la plume osseuse
 De nos ventres affamés
Il suffit d'imaginer Sisyphe
 Pu capable

C'est en marchant près de la colère, en cultivant un à un les fruits de la honte que s'active un processus d'introspection essentielle à la reprise d'une parole militante et cohérente. La nécessité de leur existence est douloureuse, mais approvisionne la psyché d'une force brute. Nous sommes responsables de faire de ces émotions inconfortables des outils de résistances lumineux. Éblouissants.

(Faisons-le.)

Je ne sais pas trop quoi faire de toute cette colère, ça fait que donnez-moi des causes, j'ai besoin de causes, n'importe lesquelles. Tant qu'il y a de l'oppression, je vais aller au front! Coudonc, y'en a don'ben des causes, je suis don'ben fatiguée de crier, mais les causes, on ne peut pas les mettre sur pause : elles continuent d'exister et même si ça ne change pas grand-chose, il me semble que je dois y aller, je dois manifester, je dois hurler. Sinon, qui va le faire, qui va se battre contre la relativité générale, qui va retirer les aiguilles des épines dorsales¹²⁴?

¹²³ Geneviève Desrosiers, *op. cit.*, p. 47.

¹²⁴ Pattie O'Green, *op. cit.*, p. 73.

En criblant ma mémoire, la honte a permis à la lumière d'apparaître. Elle a façonné mes ellipses. En refusant de la taire, j'appelle à contourner certaines « logiques de haine¹²⁵ » qui nous gouvernent. En l'écrivant, je pousse l'audace jusqu'à souhaiter que d'autres arrivent un jour à complètement les éradiquer.

Because now we can't unsee it.

Inventrice d'identités, de solidarités et de nouveaux « modèles de rage¹²⁶ », ma honte a trouvé refuge dans l'imaginaire, car je sais que si « j'enlève le bouchon du drain, je partirai avec l'eau salie¹²⁷ » d'une humanité qui se gangrène vélocement. Mais mon cœur (comme celui de bien des poètes) ambitionne l'anarchie. Il se retrouve même tâtonnant dans le désordre de sa cage osseuse, au sein du capharnaüm envahissant. Il (se) bat pour aller au-delà de l'autodestruction, pour vivre « ce qu'il y a après la destruction¹²⁸. »

Il cherche à résonner.

We are facing a disaster of unspoken sufferings for enormous amounts of people. And now is not the time for speaking politely or focusing on what we can or cannot say. Now is the time to speak clearly.¹²⁹

En déterrant nos histoires, nous n'espérons pas « y enterrer au plus vite nos séquelles¹³⁰ », non, ce que nous souhaitons c'est un peu d'aide pour construire « l'aile des convalescentes¹³¹ » ! Si l'on veut célébrer la vie, il faut imaginer de nouvelles façons de recomposer le monde, de le révéler. En recollant les fragments qui

¹²⁵ Frédéric Gros, *op. cit.*, p. 188.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 203.

¹²⁷ Geneviève Desrosiers, *op. cit.*, p. 43.

¹²⁸ Marjolaine Beauchamp, « Parler vrai » dans Gérald Gaudet, *Parlons de nuit, de fureur et de poésie*, Montréal, Nota Bene, 2021, p. 58.

¹²⁹ Greta Thunberg, *op. cit.*

¹³⁰ Pattie O'Green, *op. cit.*, p. 115.

¹³¹ *Idem.*

composent nos mémoires tués et tuées, ses morceaux de vérités qu'on a tenté d'enfourer dans la calomnie.

Pattie O'Green suggère de passer « par l'informe avant de produire une nouvelle forme¹³² » si l'on souhaite se lier à autrui. L'écriture dissèque, épingle la mémoire. Elle offre un espace de rangement aux récits qui la préoccupent. Pour le philosophe Gilles Hanus, c'est d'ailleurs grâce à elle, notre mémoire (lorsqu'on l'objective en la racontant, en l'écrivant), que se crée un désordre qui rend possible le retour en arrière¹³³. Qui reconfigure nos trames narratives.

Puis il y a le désastre qui fêle, déforme. Fragmente.

(Nous sommes nombreuses, nombreux à nous situer au cœur de cette brèche.)

Déchire, amalgame, recolle : *L'œuvre-Frankenstein*¹³⁴ comme un récit immense, collectif, qui prendrait naissance dans l'aboutement de nos souvenirs, dans l'étiollement même de nos synapses. Électrifiée par ce qui nous relie aux autres. Née du désir de réparer les liens ténus de nos expériences, d'en faire une multitude de voix tonitruantes impossibles à appauvrir.

Dans l'essai-patchwork *Reality Hunger*, David Shields imagine le collage comme une démonstration du multiple « becoming the one, with the one never fully resolved because of the many that continue to impinge upon it¹³⁵. » En agençant bout à bout des citations, en frottant des voix les unes contre les autres, en fracassant différents univers, d'audacieuses étincelles peuvent jaillir. C'est une technique qui

¹³² Pattie O'Green, *Manifeste céleste : Aventures spirituelles en bottes à cap*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2021, p. 116.

¹³³ Gilles Hanus, *Relief de la mémoire : Théorie des trous de mémoire*, Montréal, Liber, 2021, pp. 36-40.

¹³⁴ Stéphane Martelly, *op. cit.*, p. 7.

¹³⁵ David Shields, *op. cit.*, p. 112.

brasse l'imaginaire collectif en ne cherchant pas une façon de mieux raconter (ou d'empiéter sur) l'Histoire, mais qui explore plutôt différentes manières de *révéler* quelques pans de sa complexité en utilisant les trames du passé. À partir d'expériences individuelles et de vécus dissemblables, entre autres.

C'est incarner, dans la littérature, la chair et l'expérience du passé, et remettre éventuellement de la continuité là où le réel avait choisi la rupture, le trauma, le silence, l'annihilation. C'est recoudre ensemble les morceaux par l'envers ou par l'endroit pour reconstituer les faits et fabriquer en même temps les voix pour les porter¹³⁶.

L'hybridité de cette forme permet de « déjouer les sens pour en faire surgir de nouveaux¹³⁷. » Elle redirige la colère au-delà de l'autodestruction. À travers la dissonance d'un « monde qui entre en moi par fragments et que par fragments je recompose¹³⁸ », une redistribution des charges s'enclenche. Allège le sentiment d'existence en l'intriquant à celui des autres. Dans *Se faire éclaté.e*, l'éditeur Nicholas Dawson conçoit le texte hybride comme un « mode de résistance [qui] cherche à faire correspondre l'éclatement de soi que nous vivons à celui du monde que nous espérons¹³⁹. » En nous débarrassant des guirlandes et des chaînes qui étouffent notre liberté d'imaginer, nous pourrions espérer habiter l'espace nécessaire afin d'inventer ce monde meilleur.

La littérature, tremplin pour dépasser l'origine : elle doit préserver ce refuge, ce lieu qui endosse les transformations et qui, viscéralement, les légitime.

¹³⁶ Stéphane Martelly, *op. cit.*, p. 8.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 10.

¹³⁸ Louise Warren, *op. cit.*, p. 66.

¹³⁹ Nicholas Dawson et Karine Rosso, « Correspondance mestiza », dans le collectif *Se faire éclaté.e*, *op. cit.*, pp. 134-135.

Le geste révolutionnaire¹⁴⁰, tel que pensé par Walter Benjamin, consisterait à déchirer l'horizon obscur afin de rapiéceter sa propre catalogue, en renouant « avec la conscience historique disparue sous la dictature de l'horaire¹⁴¹. » S'écrire, pour ensuite se relire comme « l'aiguille d'une machine à coudre¹⁴² » qui prend connaissance d'autres réalités

en même temps qu'elle les trouve, qui rend possible leur tangence [qui] permet qu'en un point, par où peut ensuite passer un fil, [qu'ils] coïncident. Ce point, je l'ai appelé *révélation*. Déchirant la trame, il fait que, découvrant, nous retrouvons, qu'abordant un texte que nous ne connaissons pas nous nous perdons tout en ressaisissant quelque chose¹⁴³.

Le collage dans une pratique d'écriture permet la fabrication d'une littérature plurielle, qui emprunte à l'autre un peu de sa force en l'ajoutant à la sienne, créant ainsi une langue nouvelle, vaste et vivante, qui dépasse l'individu étant donné sa nature polysémique. C'est sous cette forme, d'ailleurs, que s'est lentement édifiée mon écriture, ma voix : en recollant certains fragments épars provenant d'une mémoire dépareillée, enchevêtrée de récits et traumatismes qui me traversent à chaque fois que j'arrive pour *prendre parole*. Là, tout au cœur de l'informe sans « violence ni abus¹⁴⁴ », car le collage demande d'être à l'écoute en laissant place à l'autre. En prenant le risque de l'ellipse, peut-être. En faisant tourbillonner les points de fuite de l'inconscient, en le détournant de ses appuis, en « reproduisant le modèle en le décalant sans cesse de telle sorte que s'invente une nouvelle figure inquiétant la

¹⁴⁰ Franck Frommer, « Walter Benjamin. L'Illumination profane et la « Main heureuse », *Mouvements*, vol. n°33-34, no. 3-4, 2004, pp. 186-19

¹⁴¹ Gilles Hanus, *op. cit.*, p. 76.

¹⁴² *Ibid.*, p. 108.

¹⁴³ *Idem.*

¹⁴⁴ Anne Dufourmantelle, *Éloge du risque*, *op. cit.*, p. 135.

première, et ainsi de suite¹⁴⁵. » En permettant à la parole de nous traverser, plutôt que de tenter de l’agripper, de l’étouffer. L’ellipse n’enferme par les interprétations, mais les libère de sens. Elle participe au mouvement qui invite l’autre à réfléchir. Stellaire, elle puise sa force « d’abord [dans] un retour vers soi pour repartir en avant¹⁴⁶ », dans une évolution au-delà du récit¹⁴⁷ qui déborde du cadre conventionnel. Elle inspire, sous la forme du collage, l’écriture d’une voix-mosaïste qui ne tente plus de cacher ses éclats, ses déchirures, mais qui dorénavant les *réclame*¹⁴⁸. À l’image un peu de cette technique de réparation japonaise du nom de kintsugi (金継ぎ), qui propose de remplir d’or les fissures des vases et des bols en céramique (brisés).

*dans mon esprit, l’ataxie sévit et cède sans préavis
saisie d’impatience j’nie la science infuse qui me dicte
de fuser au fusain le dessin d’un demain serein
mais ma désobéissance a choisi l’errance et la scintillance*¹⁴⁹

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 259.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 271.

¹⁴⁷ David Shields, *op. cit.*, p. 115.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 116.

¹⁴⁹ Lydia Képinski, (2018), Sur la mélanine, dans *Premier Juin*, [enregistrement sonore], Montréal, Chivi Chivi, 2018, 3 min 30 s.

BIBLIOGRAPHIE

Références théoriques

- Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Presse Universitaires de France, coll. : « Quadrige », 1981, 214 p.
- Bajomée, Danielle ; Dor, Juliette (dir.), *Annie Ernaux : Se perdre dans l'écriture de soi*, sous la direction de Paris, Klincksieck, coll. : « Circare », 2011, 164 p.
- Barthes, Roland, « Texte (théorie du) », dans *Encyclopedia Universalis*, 1973, URL : <<https://www.universalis.fr/encyclopedie/theorie-du-texte/>>
- Blanchot, Maurice, *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, 220 p.
- Cyrulnik, Boris, *Le murmure des fantômes*, Paris, Odile Jacob, 2006, 186 p.
- _____, *La nuit, j'écrirai des soleils*, Paris, Odile Jacob, 2019, 298 p.
- Frommer, Franck, « Walter Benjamin. L'Illumination profane et la "Main heureuse" », *Mouvements*, vol. n°33-34, 2004, pp. 186-189
- Gros, Frédéric, *La honte est un sentiment révolutionnaire*, Paris, Éditions Albin Michel, 2021, 225 p.
- Hanus, Gilles, *Relief de la mémoire : Théorie des trous de mémoire*, Montréal, Liber, 2021, 109 p.
- Jaquet, Chantal, *Juste en passant*, Paris, Presse Universitaires de France, coll. : « 100 PUF », 2021, 124 p.
- Miller, Alice, *Notre corps ne ment jamais*, Paris, Flammarion, coll. : « Champs essais », 2013 [2004], 207 p.
- _____, *C'est pour ton bien : Racines de la violence dans l'éducation de l'enfant*, Paris, Flammarion, 2015 [1983], 379 p.
- _____, *Le drame de l'enfant doué*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. : « Quadrige », 2013 [1979], 132 p.

Essais

Côté, Véronique, *La vie habitable : poésie en tant que combustible et désobéissances nécessaires*, Montréal, Atelier 10, coll. : « Documents », 2014, 96 p.

Dawson, Nicholas ; Landry, Pierre-Luc ; Trudeau-Beauoyer, Karine (dir.), *Se faire éclaté-e : expériences marginales et écritures de soi*, Montréal, Nota Bene, coll.: « Indiscipline », 2021, 151 p.

Delaume, Chloé, *La règle du je*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, 95 p.

Dorion, Hélène, *L'étreinte des vents*, Montréal, Druide, 2020, 241 p.

Dufourmantelle, Anne, *Éloge du risque*, Paris, Payot & Rivages, 2011, 311 p.

Duras, Marguerite, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, 123 p.

Ernaux, Annie, *L'écriture comme un couteau : entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Stock, 2003, 155 p.

Gaudet, Gérald, *Parlons de nuit, de fureur et de poésie : Entretiens sur la lecture et la création littéraire*, Montréal, Nota Bene, 2021, 311 p.

Guay, Marie-Élaine, *Les entailles*, Montréal, Poètes de Brousse, coll. : « Prose », 2020, 125 p.

Huston, Nancy, *L'espèce fabulatrice*, Arles, Actes Sud, 2010 [2008], 196 p.

Shields, David, *Reality Hunger*, New York, Vintage Books, 2010, 221 p.

Sugàr, Anouk, *Perdre la maison : essai sur l'art et le deuil de l'espace habité*, Montréal, Varia, 2017, 182 p.

Théoret, France, *La forêt des signes*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2021, 111 p.

Œuvres

Beaudet, Simon-Pierre, « Exégèse d'un lieu commun. » dans *C'est ben beau de chialer mais toi kess tu proposes?*, Montréal, Moul't Éditions, 2006, 64 p.

Carrington, Leonora, *Le cornet acoustique*, Paris, Flammarion, 1993 [1974], 205 p.

De Saint-Exupéry, Antoine, *La belle histoire du Petit prince*, Paris, Gallimard, 2013 [1946], 223 p.

Desautels, Denise, *Cimetières : la rage muette*, Saint-Sauveur-des-Monts, Les Éditions de La Grenouillère, 2016, 106 p.

Desrosiers, Geneviève, *Nombreux seront nos ennemis*, Montréal, L'Oie de cravan, 2011, [1999], 96 p.

Ducharme, Réjean, *L'Avalée des avalés*, Paris, Gallimard, coll. : « Folio », 1982, 379 p.

Lapierre-Dallaire, Michelle, *Y avait-il des limites si oui je les ai franchies mais c'était par amour OK*, Montréal, La Mèche, 2021, 177 p.

Leduc-Primeau, Laurence, *Lettres à Benjamin*, Montréal, La Peuplade, 2021, 97 p.

O'Green, Pattie, *Mettre la hache : Slam western sur l'inceste*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2015, 125 p.

_____, *Manifeste céleste : Aventures spirituelles en bottes à cap*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2021, 164 p.

O'Neil, Heather, *La Ballade de Baby*, suivi de *Sagesse de l'absurde*, Montréal, Alto, 2020, 484 p.

Warren, Louise, *L'enveloppe invisible*, Montréal, Noroît, coll. : « Lieu dit », 2018, 142 p.

Articles

Hureteau, Philippe ; Martin, Éric, (2008, 23 octobre), *Financement des universités : Vers une américanisation du modèle québécois*, Institut de recherche et d'informations socio-économiques, <<https://iris.recherche.qc.ca/publications/financement-des-universites-vers-une-americanisation-du-modele-quebecois/>>

Spicer, André, (2019, 21 août). 'Self-care': how a radical feminist idea was stripped of politics for the mass market. *The Guardian*, Mental Health. <<https://www.theguardian.com/commentisfree/2019/aug/21/self-care-radical-feminist-idea-mass-market>>

Thunberg, Greta, (2019, 25 janvier), 'Our house is on fire': Greta Thunberg, 16, urges leaders to act on climate, *The Guardian*,
 <[https://www.theguardian.com/environment/2019/jan/25/our-house-is-on fire greta-thunberg16-urges-leaders-to-act-on-climate](https://www.theguardian.com/environment/2019/jan/25/our-house-is-on-fire-greta-thunberg-16-urges-leaders-to-act-on-climate)>

Chansons

Balavoine, Daniel, (1985), « Tous les cris les SOS », dans *Sauver l'amour*, [enregistrement sonore], Iverness, Barclay, 4 min 21 s.

Képinski, Lydia, (2018), « Sur la mélanine », dans *Premier Juin*, [enregistrement sonore], Montréal, Chivi Chivi, 3 min 30 s.

Les Colocs, (2009), « La comète », dans *Il me parle de bonheur*, [enregistrement sonore], Montréal, Éditions Solodarmo, 11 min 22 s.

Plamondon, Luc, (1978), « Le blues du Businessman », dans *Starmania*, [enregistrement sonore], Montréal, Warner Bros, 4 min 17 s.

Vulgaires Machins, (2006), « Compter les corps », dans *Compter les corps*, [enregistrement sonore], Indica Records, 3 min 51 s.

Films

Lauzon, Jean-Claude, *Léolo*, [film], Montréal, Alliance Film, 1992, 107 minutes.

Denis, Mathieu ; Lavoie, Simon, *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau*, [film], Montréal, Hany Ouichou, 2016, 184 minutes